

Lettre aux Communautés

LAC

Faire la vérité :
Au travail !

Être vrai

Au collège, les chemins
du discernement

La théologie n'est pas un savoir

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux communautés*, revue trimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- 5 | ÉDITORIAL
FAIRE LA VÉRITÉ**
Patrick Royannais
- 9 | ÊTRE VRAI**
Dominique Bourdin
- 16 | CHEMINER EN COUPLE**
Odile et Guy Audebert
- 20 | UNE RELATION JUSTE
ENTRE PARENTS ET
ENFANTS, ENTRE ADULTES
ET ENFANTS**
Marie-Noël Brelle, Daniel Batisse
- 24 | AU COLLÈGE, LES CHEMINS
DU DISCERNEMENT**
Christophe Guillas
- 29 | DÉCONSTRUIRE
LES PRÉJUGÉS**
Pierre Hess
- 34 | LE TEMPO DE LA VÉRITÉ
LE MALADE ET
SON MÉDECIN**
Nathalie Galand
- 39 | ABUS : LE BIG BANG
DES VÉRITÉS**
Frédéric Mounier
- 43 | QUI FAIT LA VÉRITÉ ?**
Vincent de La Morandière
- 47 | LA CONVICTION DU JUGE**
Denis Roucou
- 51 | JOURNALISME ET VÉRITÉ
DE L'INFORMATION**
Pierre Garrett
- 58 | DES VÉRITÉS DIFFICILES
À ENTENDRE ET À DIRE**
Pierre Méhaignerie
Entretien avec Gersende de Villeneuve
- 62 | L'ÉCRITURE DE
L'HISTOIRE : FAIRE
ET DÉFAIRE DES VÉRITÉS**
Patrick Royannais
- 69 | FAIRE LA VÉRITÉ
SELON SAINT JEAN**
Yves-Marie Blanchard
- 75 | « JE MARCHE
EN TA VÉRITÉ » (PS 86, 11)
UNE LECTURE PLURIELLE**
Étienne Kerber
- 82 | LA THÉOLOGIE
N'EST PAS UN SAVOIR**
Pierre Lathuilière
- 88 | RÉSONANCES
Paul Ricœur :
vérité et mensonge**
Alain Le Négrate

Éditorial

Faire la vérité

Patrick Royannais

Qu'est-ce qu'un menteur ? C'est quelqu'un qui dit la vérité... presque tout le temps. Il dirait toujours faux qu'il ne tromperait personne ! Le mensonge est une stratégie, un faire donc, de qui sait quand et pourquoi dire vrai ou faux.

La vérité est amputée lorsqu'on la comprend comme un contenu, un message exact. C'est qu'il ne faut pas confondre un énoncé vrai et la vérité ! Elle relève de ce qui permet de penser, condition de possibilité non seulement de la pensée, mais encore de la vie en société.

En effet, lorsque tout le monde ment, on ne peut plus se repérer dans le monde et la prolifération des *fake news* pose un problème non seulement de vérité, mais d'éthique et de politique. Quand une chose en signifie aussi bien une autre, l'homme n'est plus qu'un cafard qu'il faut écraser. Il est passionnant de voir comment la réflexion de Kafka se métamorphose et demeure actuelle quelles que soient, selon les époques, les manipulations de la vérité.

Déjà à la fin du XI^e siècle, Anselme de Cantorbéry définissait la vérité comme rectitude, « faire ce que l'on doit ». À la fin des années 1250, Thomas d'Aquin formule la définition qui sera longtemps retenue, « l'adéquation de la chose et de la compréhension ». Il s'agit donc d'une opération.

Si la vérité est une pratique, elle n'est pourtant pas une fabrication, mais une expression, comme l'on parle d'expression artistique ou de regard expressif. Il faut rendre quelque chose ; autrement dit, quelque chose de reçu est à redonner, à traduire. Le grec de l'évangile se conforme

SI LA VÉRITÉ
EST UNE PRATIQUE,
ELLE N'EST POURTANT
PAS UNE FABRICATION,
MAIS UNE EXPRESSION.

à l'usage lorsqu'il emploie *poiein* et non *praxein* dans l'expression *faire la vérité*. Ce verbe a donné le mot poésie.

L'indisponibilité de la vérité n'est pas chose nouvelle, mais les formes de cette indisponibilité. N'est-ce pas une illusion, néfaste jusqu'au crime, de penser un savoir absolu, indemne de toute erreur, de tout mensonge, forcément unanime (qui n'y consent pas est forcément sot ou de mauvaise foi) ? Mais s'il n'y a plus de Nord, un seul Nord qu'on pourrait imposer à tous, ne laisse-t-on pas la société dans une espèce de béance et un désaveu des valeurs : il n'y a pas de bouche-trou du sens. Cela a de quoi affoler. La peur étant mauvaise conseillère, on refusera les solutions toutes faites, identités, retours en arrière (*indietrismo* comme dit le pape François) – le bon vieux temps ! –, déploration contre les réseaux sociaux, etc. Ce ne serait plus de vérité ni en vérité que l'on parlerait ou agirait. Un travail citoyen est requis pour apprendre à nous orienter dans la vie, avec et pour les autres dans des institutions les plus justes possible. La vérité est une tâche plus qu'un savoir, recherche et non possession, dynamisme du questionnement plus qu'affirmation d'une identité.

Cette livraison de la *Lettre aux communautés* ne fait pas exception, qui mêle des relectures de l'expérience et des articles « abstraits » (de l'expérience) ; les récits de la pratique organisent l'expérience à partir de laquelle la réflexion peut se déployer. Elle aborde des sujets

complexes aux conséquences sociales et politiques lourdes. Il est fort probable que les lecteurs ne pourront pas ratifier tout ce que les différents auteurs avancent. On aimerait pouvoir porter la contradiction à certains, poursuivre la conversation avec d'autres.

Entre un article qui pose les enjeux du sujet (D. Bourdin) et un texte de Paul Ricœur proposé en « Résonances » par A. Le Négrate, plusieurs registres sont parcourus : le couple et la famille (G. et O. Audebert, M.-N. Brelle et D. Batisse), l'école (P. Hess, G. Guillas), la médecine et le soin (N. Galand, F. Mounier), le fonctionnement de la justice (V. de la Morandais, D. Roucou), le journalisme (P. Garrett), la politique (P. Méhaignerie) et l'histoire (P. Royannais).

L'expression « faire la vérité » à défaut d'être une invention johannique plonge ses racines dans l'Évangile (Y.-M. Blanchard). Elle s'applique aussi à la lecture des Écritures. C'est à un rabbin qu'a été demandé de dépayser et de guider les lecteurs sur la signification de la vérité dans la lecture du Premier Testament (E. Kerber).

On trouve dans la littérature paulinienne un verbe qui n'existe pas plus en latin qu'en français et que la version latine n'estime pas suffisant de rendre par « dire la vérité » : *facientes veritatem in caritate*, « nous faisons la vérité dans la charité » pour grandir vers le Christ (Ep 4, 15). Il arrive que, pour dire la vérité, la faire triompher – dans toute sa splendeur ! –, on tue ou seulement humilie. Il est des manières d'avoir raison qui donnent tort. Réserve éthique, dira-t-on, qui ne change rien à la vérité de la foi ? Non pas, la vérité est bien un faire et le mépris des frères au nom de l'Évangile *fait de Dieu un menteur* (1 Jn 5, 10) ! La pastoralité de l'exposé de la foi ou de

« NOUS FAISONS
LA VÉRITÉ DANS
LA CHARITÉ »
POUR GRANDIR
VERS LE CHRIST.

la théologie, que voulaient Jean XXIII et François à sa suite, n'est pas seulement une manière de présenter le dogme, mais ce qui advient et se révèle dans la relation qui conduit par l'Évangile à la vérité des personnes et des situations. C'est pourquoi un catéchisme ne dira

UN CATÉCHISME
NE DIRA JAMAIS
LA VÉRITÉ !

jamais la vérité ! (P. Lathuilière) Le psaume nous avait prévenus ; il faut qu'amour (miséricorde) et vérité se rencontrent pour que justice et paix s'embrassent (Ps 85/84, 11). ■



Prochain thème abordé :
LAC 319 : l'assemblée générale
de la Mission de France, juillet 2023.

Être vrai

Dominique Bourdin

« Celui qui fait la vérité vient à la lumière. »

Jean 3, 21

Un tableau authentique a de la valeur parce qu'il est une création qui nous donne accès à la vision du monde du peintre, à sa subjectivité, et pas seulement à sa virtuosité technique. Une copie parfaitement réalisée peut avoir son utilité – nous mettons volontiers au mur des reproductions de tableaux de grands peintres – mais elle n'a pas cette saveur de « première fois que l'on voit les choses ainsi » qui caractérise une création. En art, le faux – qu'il s'agisse d'une copie ou d'une œuvre réalisée à « à la manière » de tel ou tel artiste – est d'autant plus dévalorisé, même s'il comporte des qualités techniques dans sa réalisation, qu'il est généralement réalisé pour tromper d'éventuels acheteurs, donc pour effectuer une escroquerie.

Être authentique

Peut-on transposer à l'être humain lui-même ces remarques simples sur l'authenticité d'un tableau ?

Il faut d'abord écarter une confusion possible : l'authenticité n'est pas seulement la sincérité. Je peux dire sincèrement mon avis, s'il est la pure répétition de ce

L'AUTHENTICITÉ
N'EST PAS
SEULEMENT
LA SINCÉRITÉ.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Dominique BOURDIN est psychanalyste. Elle est agrégée de philosophie et dispose d'une maîtrise de lettres classiques et de théologie.

Elle est docteur en psychopathologie fondamentale. Elle est aujourd'hui grand-mère.

que pensent mon père ou mon programme de télévision, s'il est un reflet d'idées dominantes qui m'ont persuadée sans que j'y réfléchisse, cet avis montre alors mon aliénation, ma dépendance idéologique et ne témoigne pas d'une pensée ou d'une expérience authentique. L'authenticité suppose une adéquation entre mon expérience et ma pensée, une capacité à formuler non seulement les situations que j'ai vécues, mais aussi ce que j'ai ressenti, éprouvé, les questions que je me suis posées et ce qui a changé pour moi du fait de cette expérience.

Or bien des obstacles obscurcissent cette authenticité qui permet à chacun de montrer (y compris à lui-même) qui il est et ce qu'il pense. Je ne parle pas seulement d'une éventuelle timidité ou de toutes les situations où le prestige ou l'autorité de quelqu'un nous empêchent de pouvoir dire simplement ce que nous pensons. Ni des situations si fréquentes où la peur d'être en désaccord avec d'autres nous fait taire ou atténuer notre avis, pour ne pas risquer de troubler la relation que nous avons avec eux.

Car ce sont aussi nos illusions qui nous font nous méprendre sur ce qui nous arrive. Combien de gens vous diront « je ne suis pas raciste, mais... », alors que vous entendez bien dans leur propos leur manque d'accueil de ce qui leur est étranger. La méconnaissance de soi-même est en partie inévitable, car notre personne nous échappe du fait de tout ce qui est inconscient en nous ; le premier

obstacle à l'authenticité est de se croire totalement conscient et libre dans ses réactions.

LA MÉCONNAISSANCE DE SOI-MÊME EST EN PARTIE INÉVITABLE.

Cette difficulté s'accroît si nous sommes sur la défensive, méfiants des autres et des différences, entêtés sur nos évidences, soucieux

d'avoir raison. Parfois aussi, les difficultés rencontrées ou la peur des autres amènent à se constituer un « faux *self* », une personnalité de surface, généralement accommodante et plutôt conformiste, ou bien un personnage défensif (le « pitre » de la classe, ou bien celui qui sait tout mieux que les autres, etc.) pour mieux protéger des autres ce qui est en nous sensible ou vulnérable.

Une autre série d'obstacles à l'authenticité relève du « parler sans savoir », de l'ignorance du sujet dont on parle, masquée par des opinions et des certitudes, venues des médias ou de ce dont on a entendu parler, et que l'on « ressort » sans réflexion particulière ni distance critique ou interrogative. « Faire comme si je savais » c'est non seulement risquer de répandre des rumeurs non fondées, mais c'est aussi « faire un faux », trahir la réalité de ce qui existe, et de ce que je suis.

Enfin, des confusions dans la pensée qui ont généralement une fonction défensive, celle de maintenir les préjugés, empêchent l'authenticité des dialogues humains.

Ainsi, celui qui prend sa foi pour un savoir, empêche et s'interdit la rencontre authentique avec celui qui est d'une autre religion ou qui récusé toute foi religieuse.

CELUI QUI PREND
SA FOI POUR UN
SAVOIR, EMPÊCHE
ET S'INTERDIT
LA RENCONTRE
AUTHENTIQUE.

Finalement, on pourrait dire qu'il n'y a pas d'authenticité possible de notre être et de nos communications avec d'autres s'il n'y a pas une *acceptation de*

soi et de la réalité suffisante pour témoigner de notre pensée sans cacher nos limites et nos ignorances, pour nous ouvrir à l'altérité de l'autre et pour remettre en question nos évidences. Cette authenticité est toujours incomplète, bien sûr, mais si nous acceptons de le reconnaître, elle ouvre à la vérité de la rencontre.

Le travail de vérité

Se rencontrer de la façon la plus authentique possible ouvre à un travail de vérité, par la confrontation des expériences et des réflexions.

Car la question de la vérité n'est pas périmée, nous ne pouvons pas nous résigner à une société qui ferait fi de la concordance entre ce qui existe et ce que l'on en dit, comme si nous étions dans une ère de « post-vérité » selon l'expression de certains¹ ; mais c'est à condition de renoncer à une Vérité, absolue, totale, inconditionnelle que nous pouvons maintenir authentiquement une exigence de vérité.

1. Cf. Claudine Tiercelin, *La post-vérité ou le dégoût du vrai*, éd. Intervalles, 2023.

LA DIVERSITÉ
DES CULTURES
FAIT QUE NOTRE
COMPRÉHENSION
N'EST QUE RELATIVE
À NOTRE CULTURE.

Nous avons accès à des vérités, généralement partielles et relatives. Des vérités, parce que nous n'avons pas tous accès aux mêmes points de vue, que nos expériences sont diverses, complémentaires ou même contradictoires. Nous vivons dans une culture donnée, et la façon de ressentir et de comprendre le monde est marquée par cette culture : la diversité des cultures fait que notre compréhension n'est que relative à notre culture et suppose la conscience des différences avec d'autres. Et à l'intérieur d'une même culture, l'hétérogénéité des milieux sociaux est parfois telle que ce sont presque des mondes différents...

De plus il est différents « régimes de vérité », car une vérité scientifique, si elle est elle-même relative à des méthodes, des résultats d'expériences, des quantifications, amène un point de vue fondé sur lequel on peut prendre appui pour construire un pont (étude de la résistance des matériaux par exemple) ou pour soigner (médicaments) voire prévenir des maladies (vaccins). Ces vérités restent partielles et relatives, mais elles sont relatives aux méthodes d'étude et d'objectivation qu'elles utilisent.

La force de vérité d'une œuvre d'art authentique n'est pas de même nature, pas plus que la sincérité et l'authenticité des goûts d'une personne. Et pourtant cela dit quelque chose de vrai sur l'œuvre d'art, l'expérience que suscite un paysage, la pratique d'un sport ou la rencontre d'un ami.

Il s'agit donc chaque fois de référer une affirmation véridique à son origine et sa constitution, qui indiquent à quoi elle est relative. Freud distingue la vérité matérielle qui désigne les faits tels qu'ils se sont produits – mais ils sont toujours vus de façon subjective, par quelqu'un, sauf lorsqu'ils font l'objet d'une étude scientifique qui vise à construire une objectivité – ; et ce qu'il appelle « vérité historique », on pourrait dire « vérité psychique », qui vise la façon dont quelqu'un, notamment dans sa petite enfance, a ressenti et vécu la vérité matérielle de sa famille et des événements qui sont survenus.

La vérité des faits suppose donc une étude critique, ne serait-ce que pour délimiter ce qui constitue un fait digne d'étude. La vérité psychique renvoie à ce qui a été la réaction largement inconsciente d'un sujet en devenant aux faits qui ont marqué son histoire.

Ajoutons que même quelque chose de vrai, s'il est présenté comme universel, de façon dogmatique (et non présenté comme relatif à la démarche qui le découvre), et surtout si cela s'accompagne d'intolérance envers d'autres points de vue, devient tromperie et d'une certaine manière, mensonge.

Il n'y a donc pas de vérité donnée, une fois pour toutes, mais un *travail de vérité* – scientifique, psychique, moral – qui implique une double attitude : assurance modeste sur ce que nous pensons avéré, et réflexion critique sur notre propre pensée comme sur celle des autres.

IL N'Y A DONC PAS
DE VÉRITÉ DONNÉE,
UNE FOIS POUR
TOUTES, MAIS UN
TRAVAIL DE VÉRITÉ.

Le plus grand obstacle à ce travail de vérité est le *déni*, refus de voir ou de savoir un élément de la réalité auquel on est pourtant confronté, ou ses conséquences (par exemple le réchauffement climatique).

Quelle transparence ?

La complète transparence de soi à soi-même, et plus encore aux autres, est une illusion. La question de la transparence porte plutôt sur les procédures, notamment celles d'une institution, et sur notre façon de rendre compte des responsabilités que nous assumons. On peut penser par exemple à l'importance de donner ses sources, sans les déformer, de dire sur quoi on s'appuie. La prolifération actuelle des *fake news* (nouvelles délibérément fausses), amplifiée par les réseaux sociaux, montre combien la tentation est grande de déformer la réalité ou de propager des nouvelles tronquées ou forgées afin de soutenir ses intérêts ou sa position idéologique ou politique (cf. les *fake news* provenant directement de certains États).

Pour s'exprimer avec une certaine transparence, il importe de situer la particularité de sa visée : ce que l'on cherche à montrer, pourquoi, et en s'appuyant

sur quels éléments. Ceci suffit généralement à démarquer un propos « transparent » (même s'il est complexe et difficile d'accès) de ceux qui relèvent de l'imposture ou de la manipulation. Inversement on peut se demander si le fait de ne pas assumer sa propre place, ou ses responsabilités, n'est pas aussi ce qui laisse place aux imposteurs.

Il faut aujourd'hui souligner combien les institutions comme les transgresseurs ont tendance à masquer et à imposer de fait le silence à ceux qui pourraient mettre au jour leurs pratiques. Il suffit de voir comment sont traités les « lanceurs d'alertes » ou l'importance de l'« omerta » imposée par les pédophiles et les agresseurs sexuels, notamment dans les incestes.

La tendance à penser que toutes les opinions se valent conduit au relativisme. Ce n'est pas une réponse adéquate à l'intolérance, car le relativisme refuse de distinguer entre une affirmation qui a fait l'objet d'un travail critique, et une autre qui est pure impression momentanée, ou même traitera une *fake*

LA TENDANCE À
PENSER QUE TOUTES
LES OPINIONS
SE VALENT CONDUIT
AU RELATIVISME.

news comme une opinion parmi d'autres, aussi valable que les autres.

Le travail de vérité suppose un amour de la vérité (la philo-sophie est amour de la sagesse avant d'être le travail des

concepts), c'est-à-dire un respect de sa propre raison et de celle des autres. Mais celui qui aime la vérité doit tenir compte du degré d'ignorance ou de la position défensive de ses interlocuteurs, pour présenter sans violence ce qu'il pense juste : la vérité psychique de ce que ressentent ses auditeurs doit être respectée – dans toute la mesure du possible – car il est vrai qu'en cas de déni, si celui-ci est ébranlé, on peut s'attendre à une première réaction toujours très vive ou agressive. Le choc est alors inévitable. L'interdit totalitaire du travail de vérité est bien l'instauration de dénis collectifs.

Aimer la vérité suppose de supporter l'incertitude, car la porte est toujours ouverte pour les réexamens et les remises en cause, comme pour l'accueil de

nouveaux éléments de réflexion. La rencontre de l'autre n'est plus alors une inquiétude ou une menace pour les certitudes mais l'occasion d'une ouverture et d'un enrichissement, quitte à reprendre un travail critique toujours nécessaire. *La coexistence complexe de fragments de vérité* (même en science, où l'on sait que certaines théories pourtant fondées ne sont pas toujours aisément compatibles entre elles) et la confrontation des points de vue exigent et nourrissent un travail de vérité qui est aussi un *exercice de démocratie*. En revanche, la prétention à détenir, posséder, incarner la vérité est exactement le contraire d'un travail de vérité.

LA PRÉTENTION À
DÉTENIR, POSSÉDER,
INCARNER LA VÉRITÉ
EST EXACTEMENT
LE CONTRAIRE D'UN
TRAVAIL DE VÉRITÉ.

Que peut vouloir dire alors que Jésus est voie, vérité, vie ? Notons simplement la juxtaposition des trois termes : c'est parce qu'il est chemin vers le Père (et non possession) que Jésus est vérité, c'est parce que c'est une expérience vivante (authentique) que notre relation à Jésus peut être vérité. ■

Cheminer en couple

Odile et Guy Audebert

Cette question de la vérité rejoint bien évidemment notre vie commune : vivre en vérité, faire la vérité, être en vérité ? Il y a tout d'abord l'étape de la rencontre et de la (re)connaissance de l'autre, la découverte progressive et permanente, à travers ce que l'on vit ensemble de la singularité de chacun. Cela suppose d'instaurer un climat de confiance, de dialoguer, d'être dans une posture d'accueil et de non-jugement, en toute humilité. Cette recherche de la vérité de l'autre se joue donc dans la relation « vraie » qui fait dialoguer et découvrir progressivement l'intime de l'autre différent de soi. C'est dans cette quête que l'on peut trouver du commun et les fondations d'un projet de vie en couple. Finalement qu'est-ce qui nous fait vivre et nous permet de construire un projet commun ?

LA RECHERCHE
DE LA VÉRITÉ EST
UN CHEMIN QUE
NOUS SUIVONS CHACUN
À SON RYTHME .

Vivre en vérité, c'est mettre en cohérence nos valeurs et notre manière d'être au monde : notre mode de vie, nos engagements, notre façon de faire famille, d'élever nos enfants... Cela ne se

résume pas cependant, pour nous, à la mise en œuvre de préceptes et de pratiques codifiées. La recherche de la vérité est un chemin que nous suivons chacun à son rythme et sur lequel nous nous sommes efforcés d'accompagner nos enfants.



À PROPOS DES AUTEURS

Odile et Guy AUDEBERT font partie de l'équipe de la Mission de France de Lyon I. Ils ont trois enfants et trois petits-enfants.

Vivre en vérité en famille : être vrai devant ses enfants, c'est autant que faire se peut, accorder ses paroles aux actes. À travers l'éducation, on propose des repères, des comportements, une façon de vivre ensemble. À chacun, à partir de ce qu'il a reçu dans la famille, l'environnement proche, de trouver sa voie (voix) dans la confrontation aux autres, à la société, de faire ses choix et de se situer en vérité. Accueillir leurs différences, se laisser interpellé par leurs choix et leurs styles de vie, accepter de ne pas toujours être en accord, de ne pas toujours tout comprendre...

Être en Vérité ne relève pas de l'avoir mais de l'être et s'enracine dans notre foi. Le lieu de manifestation de la vérité, c'est la Parole : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. » (*Jean 14, 6*)

ÊTRE EN VÉRITÉ
NE RELÈVE PAS
DE L'AVOIR MAIS
DE L'ÊTRE.

« La vérité ne renvoie plus à un contenu : "ceci est la vérité", mais c'est un sujet qui la constitue. À travers le statut du Christ, la Vérité est devenue le fait du sujet. » « La vérité n'est plus tel un donné transcendant auquel s'ouvrir en s'y soumettant, mais le sujet dans sa conduite la "fait", c'est-à-dire qu'il la "fait advenir"¹. »

Mettre en cohérence avec la Parole nos choix de vie, cela s'est traduit par des choix d'habitat, professionnels, financiers (quartiers populaires, travail social, enseignement), engagements associatifs auprès de personnes en situation de handicap, d'enfants Roms... et à la retraite, la poursuite de ces engagements à un rythme différent, soucieux d'une disponibilité à ce qui vient, à l'accueil, l'écoute et bien sûr aux enfants et petits-enfants.

Vérité et fidélité. Notre démarche de vérité s'inscrit dans la fidélité. Fidélité commune dans l'engagement pris il y a 44 ans, fidélité et disponibilité à nos familles, nos amis, fidélité à l'Église dans son allure missionnaire vécue à la MDF. Comme la vérité, la fidélité n'est possible que lorsqu'elle est un chemin, lorsqu'elle naît au cœur d'une relation, qu'elle est une nécessité intérieure, pas une prescription.

1. François Jullien, *Ressources du christianisme*, L'Herne, 2018, p. 91 et 92.

« Elle n'est pas tant une exigence de durée qu'une exigence de vérité et de profondeur de l'aujourd'hui. Elle naît dans ce que nous engageons de nous ici et maintenant bien plus que dans les promesses que nous faisons pour l'avenir. Elle ne se vit pas "en prenant des engagements" mais en choisissant de s'engager jour après jour, de s'impliquer en vérité, de tout son être, dans les relations, les actions et les situations présentes². »

Faire la vérité, être en vérité nous engage à prendre de la distance, à faire silence pour s'accueillir, accueillir l'autre, l'Autre. Cette période de la retraite, par un changement de rythme et de priorités, favorise des temps de retour en soi et de gratuité. Cela nous demande de nous désapproprier du faire, à « écouter au-dedans ». « Et quand je dis que "j'écoute du dedans", en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui est à l'écoute. Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre³. »

Faire la vérité c'est aussi discerner. Accepter le regard de l'autre, des autres sur notre vie, accueillir des points de vue différents, être interpellés. Le discernement doit se faire parole, parole sans cesse réactualisée : exigence de dire ce qui nous sépare mais aussi ce qui nous unit. La vie de couple n'est jamais un long fleuve tranquille. Comme dans toute relation, des tensions surviennent, des incompréhensions, des désaccords... C'est peut-être au travers de ces tensions que l'on rejoint

LA VIE DE COUPLE
N'EST JAMAIS UN LONG
FLEUVE TRANQUILLE.

le plus sa propre humanité, et celle de l'autre. Dans les choix importants, (habitat, travail, famille...) les aspirations de l'un ne sont pas nécessairement celles

de l'autre. Des compromis sont nécessaires ; les choix de l'un sont parfois privilégiés, ce qui fait naître des frustrations, entraîne des conséquences, impacte parfois la famille.

2. Raphaël Buyse, *Autrement, Dieu*, Bayard, 2019.

3. ETTY HILLESUM, dans *Ainsi parlait ETTY HILLESUM*, Arfuyen, 2020.

Il est difficile de reconnaître, d'accepter notre vulnérabilité réciproque, nos fragilités. Accepter d'en parler, de se donner des moyens de communiquer (retraite en silence, écrits pour l'autre) ; reconnaître que ces tensions ne mettent pas notre couple en péril, mais permettent de mieux se connaître, de reconnaître nos limites et les accepter (celles de l'autre et les siennes).

Discerner et approcher la vérité de nos vies, c'est ce que nous a permis notre longue pratique de vie en équipe et de participation à la recherche commune de la communauté Mission de France. Grâce à ces équipes aux membres d'âges et de statuts divers, nous avons pu croiser nos regards sur la société et le monde dans lesquels nous sommes, partager nos joies et nos peurs, être interpellés, vivre une fraternité avec pour toile de fond notre engagement commun au service de la mission.

DISCERNER ET
APPROCHER LA
VÉRITÉ DE NOS
VIES, C'EST CE
QUE NOUS A PERMIS
NOTRE LONGUE
PRATIQUE DE VIE
EN ÉQUIPE.

Cet engagement, pris à deux, contribue à enrichir et consolider notre vie de couple. Il structure nos choix et nous aide à vivre en vérité et vivifie notre amour.

« L'amour prend patience, l'amour rend service, il ne jalouse pas, il ne plastronne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. » (1 Co 13, 4-6) ■

Une relation juste entre parents et enfants, entre adultes et enfants

Marie-Noël Brelle, Daniel Batisse

La Protection Maternelle et Infantile (PMI) a été créée en 1945 au sortir de la guerre, quand la mortalité infantile et maternelle était encore élevée. Ainsi, un service public commença d'accompagner les mères et les enfants jusqu'à l'âge de 6 ans avec l'objectif de prévenir les accidents et la maladie, de dépister précocement le handicap et d'orienter les familles vers les structures de soins spécialisés quand une prise en charge s'avère nécessaire.

Quelques années plus tard, les missions de PMI ont été élargies. Dans le cadre de la prévention globale des accidents de la vie, le service a été sollicité pour faire partie du dispositif national de prévention de la maltraitance infantile auprès des familles mais aussi dans les lieux de vie des jeunes enfants (crèches, assistant.e.s maternel.le.s, centres de loisirs maternels).

À PROPOS DES AUTEURS

Marie-Noël BRELLE est membre de la communauté Mission de France. Elle a été médecin de PMI dans le Val-de-Marne durant plus de trente ans. Elle est en équipe à Ivry-sur-Seine. Retraîtée depuis deux ans, elle habite actuellement avec Jean-Christophe

la maison de Madeleine Delbrêl. Daniel BATISSE, diacre de la Mission de France, a été médecin de PMI en Seine-Saint-Denis durant plus de trente ans. Retraité depuis un an, il habite actuellement en Charente. Il est en équipe à Angoulême.

Repérer la maltraitance sur les jeunes enfants

Prévenir la maltraitance des jeunes enfants est un sujet vaste et complexe.

Cela touche aux conditions de vie de l'enfant : son habitat et les lieux qu'il fréquente, son alimentation, son rythme de vie, les modes de garde qu'il fréquente, les soins de base qui lui sont prodigués, mais aussi l'éducation qu'il reçoit de la part des adultes qui l'accompagnent :

ses parents, sa famille élargie, ses éducateurs ou éducatrices (auxiliaires de puériculture, assistantes maternelles, personnel d'école maternelle, animateurs de centres de loisirs, etc.).

PRÉVENIR
LA MALTRAITANCE
DES JEUNES ENFANTS
EST UN SUJET VASTE
ET COMPLEXE .

Grâce à la variété du personnel de PMI, le jeune enfant et sa famille croisent différents regards, différents types de professionnels. Dans le centre de PMI qu'elle fréquente, la famille peut avoir accès à des conseils, des consultations médicales et un accueil sans demandes explicites.

C'est dans ce dispositif large, aux regards multiples, que les professionnels de PMI essaient de repérer les actes de maltraitance dont seraient victimes les jeunes enfants, du fait de négligences, du fait de mots méprisants adressés à l'enfant, du fait de gestes violents ou inappropriés sur l'enfant ou de gestes d'emprise sur lui. Cette tâche complexe doit tenir compte de la culture de la famille et de ses habitudes, de ses conditions de vie et surtout de l'âge de l'enfant, victime de la défaillance de l'adulte.

Les professionnels de PMI, par leur formation et leur expérience, peuvent repérer les signes de souffrance d'un jeune enfant : retard de croissance, de développement psychomoteur, troubles du comportement, troubles de la relation, troubles du sommeil, troubles alimentaires et digestifs, etc. Tous ces signes ne sont pas spécifiques à la maltraitance mais le jeune enfant les développe quand il est en souffrance.

Comment ne pas se tromper ?

Les professionnels de la petite enfance, travaillant en équipe pluridisciplinaire, apprennent à partager leurs inquiétudes ou leurs doutes. Un travail est alors entamé avec les parents dans la bienveillance pour que le parent ne se sente pas coupable d'emblée mais entame un chemin de vérité. C'est en étant accompagnés par un professionnel compétent et bienveillant que les parents ou adultes vont trouver un chemin pour répondre de manière plus appropriée aux besoins de l'enfant.

Ce chemin de vérité peut être difficile et long, trop long pour un jeune enfant qui souffre et dont le développement physique et psychique est mis en danger.

CE CHEMIN DE
VÉRITÉ PEUT ÊTRE
DIFFICILE ET LONG,
TROP LONG POUR
UN JEUNE ENFANT
QUI SOUFFRE.

La souffrance répétée, chronique, peut compromettre l'avenir de l'enfant, ses apprentissages, sa santé physique et mentale, ses acquisitions. Les professionnels de PMI sont parfois amenés à signaler aux autorités départementales ou judiciaires les actes de maltraitance dont ils sont témoins ou qu'ils soupçonnent, par

un rapport écrit précis et circonstancié. La décision de protection de l'enfant est du ressort du procureur de la République ou du juge pour enfants. Ils peuvent décider que l'enfant soit retiré pour un temps de chez ses parents ; qu'un professionnel soit écarté de son lieu de travail ; qu'une structure de petite enfance soit fermée pour cause de maltraitance institutionnelle.

Un jeune enfant en souffrance du fait de la maltraitance qu'il subit (violences, abus sexuels, privations, etc.) laisse voir des signes, parfois ténus, que les professionnels de PMI apprennent à repérer en observant les enfants durant leurs jeux, les repas, l'endormissement, leurs liens avec les adultes, avec les autres enfants... Encore faut-il prendre ce temps d'observation et de travail d'équipe. Signaler aux autorités compétentes, c'est entamer un chemin de vérité.

« Qu'est-ce que la vérité ? » demande Pilate à Jésus (Jn 18, 38).

Deux exemples

Jonathan va avoir trois ans, il quitte la crèche familiale où je travaille et fait sa première rentrée en maternelle. La directrice de la crèche le rencontre et lui demande : « Alors Jonathan, c'était bien l'école ? – Oui Catherine, mais tu sais, il y a un garçon qui a voulu mettre son zizi dans ma bouche. – Oh ! mais il n'a pas le droit de faire ça ! C'était à l'école ? – Non, c'était X (le fils de 14 ans de l'assistante maternelle qui l'accueillait à son domicile). La mère étonnée découvre cela. Un signalement aux autorités compétentes est fait par la directrice et moi-même en rapportant les mots de l'enfant. Le service de PMI suspend l'agrément de l'assistante maternelle, je suis entendu par la police, mais les parents refusent de déposer plainte et refusent que l'enfant soit auditionné, et l'affaire est classée.

Une petite fille de deux ans, est suivie en PMI depuis plusieurs mois. Elle présente des troubles digestifs répétés que les différents examens ne peuvent expliquer, jusqu'au jour où la mère rapporte aux professionnels qu'il y a parfois du sang dans la couche de l'enfant et que la petite aurait dit « Papa m'a touché la ouf ». La petite fille est victime de viol. La situation est signalée au procureur de la République.

Les professionnels de la petite enfance apprennent à garder la vigilance nécessaire sur ces questions complexes. La maltraitance sur un

LA MALTRAITANCE SUR
UN ENFANT N'ÉPARGNE
AUCUN MILIEU.

enfant n'épargne aucun milieu. Signaler aux autorités administratives ou juridiques un cas de maltraitance est un acte difficile et onéreux pour celle ou celui qui le fait. L'agent qui le fera aura besoin du soutien de son équipe. Cela pourra permettre à l'enfant de retrouver un jour son intégrité. Le chemin de la vérité sera long !

Encore faut-il avoir le temps de l'observation et du travail de relecture en équipe. Les services de PMI n'ont souvent plus les moyens d'effectuer ce travail si important de dépister précocement les troubles que le jeune enfant développe, d'accompagner sa famille. Sans cela, ces troubles vont s'installer durablement, les maltraitements s'aggraver si les parents n'ont pas de lieux pour être aidés, pour être accompagnés et reconstruire une relation juste avec leur enfant. ■

Au collège, les chemins du discernement

Christophe Guillas

Prof d'arts plastiques au collège, tout mon art repose en quelque sorte sur le mensonge et sa déconstruction : amener les élèves à confondre puis distinguer le réel de sa représentation visuelle.

Tout petit déjà, dès le CP, je jouais sur l'ambivalence lorsque l'on me proposait d'associer une image à un objet, et cela a été le début de la fin : une image de voiture, C'EST une voiture. Et pas une automobile, car ce mot commence par V... « Mais si, tu vois bien le V écrit en dessous ! », me disait alors l'enseignant.

J'ai continué à jouer de cette confusion entre la réalité et la représentation, dessinant de plus en plus précisément, jusqu'à devenir professeur d'arts plastiques. C'est aujourd'hui la fiction qui nous rattrape et me voici amené à faire prendre conscience aux élèves que « les réseaux sociaux ce n'est pas la vérité ».

Lire une image, tout un programme

Historiquement, dès l'empire romain, la sculpture de l'empereur, c'est l'empereur, sa représentation est intégrée comme la réalité. De nos jours un



À PROPOS DE L'AUTEUR

Christophe GUILLAS est professeur d'arts plastiques dans un collège public près de Vannes. Il est membre de la Communauté Mission de France.

mariage en France n'est réputé valide que si le portrait du président de la République est présent à la mairie (le portrait, pas le Président !). Jusque dans les années 2000 (particulièrement avant Internet), l'image, en particulier la photo, est la vérité... Et aujourd'hui, il faut expliquer à nos loulous que ce qu'ils voient sur leur smartphone, ce n'est pas la vérité et qu'il faut se méfier des images ! Sont-ils aussi crédules que cela ? Cela dépend de chaque gamin, de l'accès à l'information et de l'éducation à l'image reçue à la maison. Mais les chemins du discernement méritent d'être enseignés.

La problématique du cours d'arts plastiques en sixième repose sur la comparaison entre l'objet réel et la représentation que les élèves peuvent en faire. Ils se rendent facilement compte qu'un vrai arbre est en volume, plus

MÊME SI LEUR
CRÉATION D'UNE IMAGE
SERA IMPARFAITE,
ELLE LEUR OUVRIRA
D'AUTRES HORIZONS.

grand qu'une feuille de papier et qu'il évolue dans le temps. L'intérêt est aussi de leur faire prendre conscience que même si leur création d'une image sera imparfaite, elle leur ouvrira d'autres horizons : impressionnisme, expressionnisme, surréalisme... En variant les couleurs, les formes, tout est possible : l'arbre à ballons de foot ou l'arbre bleu tout triste.

En cinquième, il est demandé aux élèves de se représenter comme la personne la plus importante de l'univers. Cet exercice permet d'analyser les images au service du pouvoir et de comprendre que la composition de l'image est une construction incluant des messages cachés : Otton II, empereur du Saint-Empire au X^e siècle, se représentait dans la position du Christ, mais avec un symbole de territoire à la place de la main bénissant. Comprendre : je suis (presque) comme le Christ, même si mon règne concerne le pouvoir temporel, donc m'attaquer c'est attaquer le Christ ! À une autre époque Charles de Gaulle a choisi d'être représenté pour son portrait officiel dans la bibliothèque de l'Élysée la main posée sur des livres, comme le président Thiers : gage de sérieux et de continuité républicaine, alors qu'il est contesté dans sa prise de pouvoir de 1958. Et il opte pour un portrait photo plutôt que peinture, avec traduction implicite : vieux mais moderne !

Il est proposé aux classes de quatrième un travail de photographie d'une narration en une image. Exemple : un premier groupe réalise une image d'un corps allongé en bas d'un escalier avec juste une jambe en haut en hors-champ, une tache de peinture rouge au sol. Un autre groupe propose quant à lui un gros plan de deux jambes qui pendent d'un arbre. Les sujets sont don-

LES ÉLÈVES PRENNENT
ALORS CONSCIENCE QUE
LE FAIT DE CHANGER
LE TITRE D'UNE IMAGE
EN FAIT CHANGER
SA COMPRÉHENSION.

nés à une autre classe qui doit intégrer la photo dans une couverture de livre. La première image sera nommée « Meurtre au collège ». Peu d'interprétations de l'image possibles. En revanche la seconde image inspire divers titres : « Ma cabane dans l'arbre » ou « Seul pour

réfléchir » ou « Le pendu ». Les élèves prennent alors conscience que le fait de changer le titre d'une image en fait changer sa compréhension. Ils comprennent ainsi comment les foules soviétiques ont pu croire la propagande d'État concernant des soi-disant famines aux USA, alors que les files de personnes ont été photographiées devant un cinéma et non pas devant une boulangerie, comme légendé par la propagande soviétique !

Les voici prêts en troisième à créer leur biographie imaginaire à partir de quatre manipulations : la transformation d'image en copier-coller – si facile maintenant avec les téléphones –, le changement de légende sans modifier l'image, la création de faux textes et de faux SMS pris en photo, l'association de deux images qui donne un nouveau sens (par exemple : une image de la plage de Miami à côté d'une photo de moi à la plage et le tour est joué : me voici à Miami !). Tout est possible : jouer au foot avec Mbappé, être allé sur la Lune...

Aussi crédules que cela ?

Confrontés à la vraie vie, les élèves redeviennent des ados si mignons mais si crédules ! Une sortie aux archives départementales sur le thème des infox nous ramène, en tant que pédagogues, à la dure réalité... La recherche

consistait à savoir si l'existence de la sorcière Naïa, photographiée vers 1930, était une information totalement vraie, partiellement vraie ou totalement fausse. Les réponses des élèves ont varié de « je crois à Satan, donc l'info est vraie » à « cette personne n'a jamais existé et la photo est un montage ». Certains d'entre eux ont donné leur réponse avant de consulter les documents, alors qu'ils avaient à leur disposition foule d'informations, textes, images et accès Internet pour décrypter la réalité. Malgré les cours de français et de documentation, la vérification des sources n'est pas acquise, la citation d'un auteur peu crédible historiquement est prise comme source fiable car « c'est Wikipédia qui le dit ». Certains élèves ont affirmé que la sorcière Naïa avait existé après avoir lu à haute voix le texte d'explication stipulant qu'« un chercheur local, en 1970, n'a trouvé dans le village aucune personne ayant connu Naïa la sorcière ou en ayant entendu parler dans sa famille », se contentant de regarder la photo créée par un écrivain-photographe en recherche de pittoresque breton...

LA CITATION
D'UN AUTEUR
PEU CRÉDIBLE
HISTORIQUEMENT
EST PRISE COMME
SOURCE FIABLE
CAR « C'EST
WIKIPÉDIA QUI
LE DIT ».

En discutant avec les élèves, on apprend qu'ils ne sont pas toujours si dupes des images. Sur les réseaux sociaux, ils utilisent eux-mêmes des filtres pour gommer leurs boutons pour leurs photos de profil. Ils souhaitent ressembler aux images retouchées de leurs influenceurs dans leur « vraie vie ». La chirurgie esthétique est une solution pour certains, « se refaire le nez ou le menton, débrider les yeux est possible si on en a les moyens » affirment certaines filles.

Pour les collégiens, la crédulité face aux images correspond aux générations précédentes. Leur problème est plutôt la multiplicité des informations transmises par leur téléphone et le fait que celui-ci soit leur seul vecteur d'information. @Kévin56, créateur de contenu sur le web, a autant de valeur à leurs yeux que le site du journal *Le Monde* (qu'ils reçoivent bien moins souvent d'ailleurs). Pour ces ados, il y a l'idée que toutes les informations se

valent et qu'elles sont aussi crédibles les unes que les autres. « C'est la liberté d'expression » et « de toute façon on nous ment ». On sait qu'une information à sensation circule bien plus vite que la vérité – plus fade –, c'est plus drôle à partager... J'ai encore du boulot ! ■

Déconstruire les préjugés

Pierre Hess

« Maîtresse, c'est vrai que Dieu n'existe pas ?
– Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? »
« Maître, on va où quand on est mort ?
– Il faudra que tu poses cette question à tes parents. »

Encore aujourd'hui, les confusions entre « enseignement des faits religieux » et « enseignement religieux », entre « enseignement » et « prosélytisme » sont tenaces. Beaucoup d'enseignants pensent qu'on n'a pas le droit de « parler de religion à l'école publique », que toute réponse exprimerait nécessairement une prise de position subjective, et pratiquent une autocensure qui les conduit à esquiver de nombreuses questions, essentielles aux yeux de l'élève. Car l'élève, comme l'humanité entière, est très légitimement préoccupé par des interrogations d'ordre religieux, métaphysique et philosophique.

L'ÉLÈVE, COMME
L'HUMANITÉ ENTIÈRE,
EST TRÈS LÉGITIMEMENT
PRÉOCCUPÉ PAR DES
INTERROGATIONS
D'ORDRE RELIGIEUX,
MÉTAPHYSIQUE ET
PHILOSOPHIQUE.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre HESS a exercé durant plus de trente ans en qualité de formateur et d'inspecteur de l'Éducation nationale, en France et à l'étranger (Afrique, Asie, Europe). Ses principales

publications et conférences ont pour objet l'éducation civique et morale, à l'école et au collège. L'enseignement des faits religieux et la laïcité y occupent une place de premier ordre.

Bien entendu, il ne s'agit pas de lui donner la réponse qu'il attend et qui le rassurerait. Mais refuser de lui répondre l'expose à aller un jour chercher la vérité vers des lieux où celle qu'il obtiendra pourra faire de lui la victime d'une idéologie douteuse, affirmée de manière péremptoire. « Ça y est, j'ai enfin trouvé la vérité ! » se dira-t-il lorsque, pour la première fois, on lui en aura imposé une. Et on aura ainsi, peut-être, fait de l'enfant qui n'est plus un enfant la proie d'un courant d'opinion ou d'une croyance qui refuse toute remise en question, toute alternative, tout droit au doute.

L'école instruit sans endoctriner

Dans des régions du monde où la religion d'État imprègne de manière omniprésente la pensée collective et l'organisation de la vie sociale, apprendre que des centaines de millions d'êtres humains puissent ne pas avoir de religion et ne croire en aucun dieu suscite un étonnement qui laisse les élèves bouche bée.

Car la connaissance de la pensée d'autrui est objet de défiance de la part de ceux qui craignent qu'elle fasse courir un risque à la « vérité » telle qu'elle a été inculquée. En France, certains parents se croient autorisés à dispenser leurs enfants de l'obligation scolaire en SVT, au motif que ce qui est enseigné est incompatible avec leurs croyances. Mais on n'est plus au temps de Jules Ferry, qui dans sa fameuse *Lettre aux instituteurs* (27 novembre 1883) éri-

C'EST L'ÉCOLE
QUI PEUT APPORTER
LES RÉPONSES
LES PLUS PRÉCISES
ET NUANCÉES.

geait les parents, dont il ne fallait pas heurter les convictions, en censeurs des contenus d'enseignement !

C'est l'école qui peut apporter les réponses les plus précises et nuancées, car elle éduque et instruit sans endoctriner, et protège

de toute pression qui empêcherait les élèves de faire leurs propres choix¹. L'enseignement des faits religieux y a toute sa place : « Les faits religieux

1. Ministère de l'Éducation nationale, *Charte de la laïcité à l'école*, article 6.

sont un élément important de la culture générale que l'élève doit acquérir². »
Que peut-on, en effet, comprendre aux hommes en ignorant tout de leurs croyances, passées et actuelles ?

Lorsqu'à l'école publique on évoque des croyances et des convictions, il est important d'en présenter un large éventail (monothéismes, polythéismes, animisme, athéisme, agnosticisme, croyance en la réincarnation, croyances aujourd'hui disparues, etc.), sans établir de hiérarchie entre elles, pas plus qu'entre science et religion. L'explication scientifique du monde peut coexister avec une explication religieuse, mais le savoir scientifique n'est pas une croyance parmi d'autres : il s'agit de registres de pensée différents. « Croire » n'est pas « savoir » ; les croyances sont du ressort de la liberté de conscience de chacun ; elles ne nécessitent pas de preuves ni de vérification des faits par des méthodes rigoureuses.

L'EXPLICATION
SCIENTIFIQUE
DU MONDE PEUT
COEXISTER AVEC
UNE EXPLICATION
RELIGIEUSE.

Pour certains, les textes sacrés ne peuvent ni être critiqués, ni évoluer ; toute réflexion est suspecte et dangereuse. Pour d'autres, ces textes peuvent être dépassés, prolongés, interprétés, réinventés. Pour certains, la « vérité » résulte d'un apprentissage concomitant de la prière, de la parole, de la pensée.

Il n'appartient pas à l'école publique d'infléchir ces conceptions ni ces pratiques. Mais en enseignant que dans notre pays on a le droit d'avoir les croyances que l'on veut, que nul n'a le droit de penser à la place d'autrui, qu'on a le droit de résister aux pressions, de changer d'opinion et de croyance, de penser par soi-même et de douter, l'école peut aider chacun à construire sa vérité en essayant de repérer ce qui relève de la foi, du dogme, du savoir, de l'illusion, de la science, de la croyance. C'est ainsi qu'elle peut jouer le rôle émancipateur qui est le sien.

2. *Charte de la laïcité à l'école*, commentée (à propos de l'article 12).

La laïcité, garante de la liberté de conscience

L'école n'est pas le seul théâtre des innombrables incompréhensions, amalgames, contresens dont l'organisation sociale des croyances fait l'objet. Ainsi, le terme de « laïcité » est souvent interprété comme porteur d'hostilité à l'égard des religions. Parfois, il est pris pour synonyme d'« athéisme » ou d'« incroyance ». Nombreux sont ceux qui pensent que la laïcité interdit d'exprimer sa foi en public et collectivement hors des lieux de culte, que tout prosélytisme religieux est interdit, que les lois laïques s'opposent aux convictions religieuses et qu'elles sont des lois de combat contre les croyants.

En réalité, la laïcité n'est ni favorable ni hostile aux religions ; garante de la liberté de conscience de chacun, elle s'oppose au pouvoir hégémonique

LA LAÏCITÉ N'EST
NI FAVORABLE
NI HOSTILE AUX
RELIGIONS .

d'une religion, à l'intolérance en matière de croyances, mais nullement aux religions. Jusqu'au sommet de l'État, des contre-vérités qui peuvent avoir des conséquences dramatiques sont exprimées.

En totale contradiction avec la réalité juridique de notre pays, la Garde des sceaux a affirmé, le 29 janvier 2020, à propos de l'« affaire Mila » : « L'insulte à la religion est évidemment une atteinte à la liberté de conscience ; c'est grave. » Une telle affirmation a donné aux dizaines de milliers d'internautes qui menaçaient de mort Mila (qui avait blasphémé) et à tous ceux qui disaient « Elle l'a bien cherché ! », l'illusion que leur indignation était légitime au plan juridique, alors qu'en France le blasphème est autorisé depuis 1791, ce qu'a confirmé la loi de 1881 en abolissant définitivement le délit de blasphème. Ce qui est interdit, c'est l'insulte envers les adeptes d'une religion, car on a un devoir de respect envers les personnes. Mais c'est la liberté de conscience qui permet, dans notre pays, d'être irrespectueux envers une croyance, une religion, ses figures et ses symboles.

Lors des débats qui ont mené à la loi de séparation des Églises et de l'État (1905), les modérés s'opposaient aux partisans d'une politique résolument

anticléricale et aux représentants de l'Église.
La loi a fait prévaloir l'esprit de tolérance et la
liberté de conscience.

LA LOI A FAIT
PRÉVALOIR L'ESPRIT
DE TOLÉRANCE ET
LA LIBERTÉ DE
CONSCIENCE.

Une formule, sur laquelle s'appuyaient ses
rédacteurs, résume le fonctionnement juri-
dique et social de la laïcité française, les valeurs dont celle-ci est porteuse, et
permet de lever beaucoup d'ambiguïtés et d'apaiser bien des tensions : *La loi
protège la foi aussi longtemps que la foi ne prétend pas dicter la loi.* ■

Le tempo de la vérité

Le malade et son médecin

Nathalie Galand

Dans notre profession comme dans nos vies, prendre soin est une façon naturelle d'être en relation. Toutefois, la rencontre d'un soignant et d'un soigné se fait toujours dans un contexte particulier. La personne soignée vit un moment qui nécessite le recours à des soins ; la communication qui s'établit avec le soignant est déterminante car il est difficile de laisser sa vie et sa santé entre les mains d'un autre, de ne plus être maître de son corps. Un rapport de confiance se construit et la vérité en est un élément essentiel.

Le droit des patients à savoir et à décider

La loi du 4 mars 2002 relative aux droits des malades stipule que « le médecin doit à la personne qu'il examine, qu'il soigne ou qu'il conseille, une information loyale, claire et appropriée sur son état, les investigations et les soins qu'il lui propose ». Cette loi a pour but de rendre le patient autonome et responsable dans les décisions de soins qui le concernent. Cela arrive après une période de « paternalisme » où le médecin décidait de ce qu'il estimait être bénéfique au patient et répondait uniquement à ses questions sans aller au-delà.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Nathalie GALAND est cadre puéricultrice supérieure de santé dans un pôle de médecine de spécialités adultes. Elle fait partie

de l'équipe Mission de France Evry'sonne et participe au réseau santé en Île-de-France.

Prenons l'exemple d'une personne malade à qui il ne reste plus que quelques jours à vivre. Est-il judicieux de lui faire part de la situation exacte ou est-il préférable de lui laisser vivre ses derniers jours sans autre préoccupation ? Il n'y a pas de réponse idéale mais des réponses situationnelles. Le patient pourrait réagir par une sidération, un état de choc ou par une envie de profiter des derniers jours pour dire au revoir, régler des formalités administratives importantes.

IL N'Y A PAS DE
RÉPONSE IDÉALE
MAIS DES RÉPONSES
SITUATIONNELLES.

Aujourd'hui, appelé à décider pour lui-même, le patient doit pouvoir s'informer et cette information doit être pour lui « claire, loyale et appropriée », mais surtout accessible. Elle repose sur un dialogue franc et sincère, suivi d'une aide à la décision. Ce droit fondamental à l'information suppose une volonté réciproque de communication et peut revêtir des formes différentes adaptées à chaque interlocuteur. La marque la plus profonde de l'autonomie de l'individu est de pouvoir, sinon décider, du moins participer à la mise en route d'un traitement, d'en comprendre les avantages et les inconvénients.

Dire la vérité permet au patient d'être autonome dans les choix le concernant tant sur les traitements qui lui seront plus adaptés que sur son souhait de poursuivre ou non des soins. Dans le cadre d'une annonce de maladie chronique sans enjeu dramatique, la vérité permet de rechercher l'adhésion du patient aux soins et de « vivre avec » au quotidien. Peut-on annoncer un diabète et un cancer de la même manière ?

Le moment de l'annonce d'un diagnostic est crucial et structurant dans la relation de soins, bien que violent pour le patient mais aussi pour le médecin qui informe. Faut-il dès lors toujours dire toute la vérité, tout de suite ? Selon le contexte, cela peut être difficile et n'est pas systématiquement souhaitable.

Lorsque l'annonce menace de tout bouleverser, quelle approche choisir sans rien interdire à la connaissance de l'autre, ni pour autant dévoiler trop brutalement ce qui s'imposerait comme une fatalité ? La question ne consiste

pas à se demander s'il convient ou non de livrer une information, mais selon quelles modalités, en fonction de quels objectifs. Il est alors nécessaire de prendre en compte l'autre dans son désir de savoir, de sa capacité à entendre les perspectives à court ou à long terme, de sa manière de concevoir la vie. Le médecin qui veut être transparent va tout livrer mais que peut recevoir le patient ? Il est informé mais malmené. Les infirmières recueillent très souvent le désarroi des patients après une annonce. Ils n'ont entendu que :

L'ÉTHIQUE PRATIQUE
APPLIQUE LES LOIS,
MAIS S'ADAPTE À
CHAQUE PATIENT
POUR LE RESPECTER.

« vous avez un cancer » ; tout le reste a disparu. La vérité est dite mais n'a pas été entendue.

L'éthique pratique applique les lois, mais s'adapte à chaque patient pour le respecter dans sa dignité, son autonomie, la bienfai-

sance et la justice. Dans ce cadre-là il peut être nécessaire d'échelonner les rencontres et les annonces : le tempo de la vérité. Il faut l'envisager comme une modalité de l'accompagnement, comme un acte de présence humaine dans ce secteur si technique et hostile.

Il s'agit d'éviter au malade une vérité trop difficile à entendre qui pourrait le plonger dans le découragement et la dépression et, par conséquent, accentuer son mal ou même précipiter sa mort. C'est pourquoi, l'annonce doit être progressive, en jugeant du bon moment, en répondant à toutes les questions que le patient ose formuler, en respectant les silences et les besoins du patient.

La confiance a besoin de la vérité. Non pas une vérité qu'on jette à la figure et qui blesse mais un chemin de vérité sur lequel on avance ensemble, prudemment mais avec détermination, si possible dès le début de la maladie.

Qui détient quelle vérité ? À qui doit-on la vérité ?

Le médecin a la lourde tâche de diagnostiquer et d'annoncer les maladies. Il se base sur les connaissances actuelles de la science médicale, sur des

statistiques, des probabilités. Annoncer des risques, des effets secondaires, des délais alors que le soignant n'a pas de réponses exactes peut induire chez le patient des craintes inutiles. Dans le cas des maladies neurologiques, des symptômes très semblables peuvent relever de pathologies très différentes, et d'espérances de vie en bonne santé différentes. Un patient reçoit un diagnostic assez sévère. Il recherche des informations sur Internet, s'inquiète. Le médecin met du temps à le revoir. Il consulte un autre médecin qui donne un avis beaucoup moins inquiétant. L'ascenseur émotionnel que vit ce patient est important ; en qui finalement doit-il mettre sa confiance ? L'incertitude du diagnostic doit être annoncée en même temps que le diagnostic si l'on veut être dans la vérité avec le patient.

La question du délai, « combien de temps me reste-t-il à vivre ? », est extrêmement délicate mais fréquente. L'espérance de vie avec cancer du pancréas est d'environ six mois et pourtant nous avons un patient qui a développé cette maladie il y a sept ans ! Sommes-nous légitimes dans nos propos ? Pour ce patient, on pourrait se dire que c'est tant mieux, mais est-ce si évident ? À l'inverse, nous expliquons à une famille inquiète – elle pense que nous soignons mal leur père en phase terminale de cancer –, qu'il lui reste de l'ordre d'une semaine de vie. Nous lui proposons de se réunir pour lui dire au revoir... Il décède le lendemain matin. La famille est revenue très en colère car ce n'était pas ce que nous lui avions dit.

LA QUESTION DU
DÉLAI, « COMBIEN
DE TEMPS ME RESTE-
T-IL À VIVRE ? »,
EST EXTRÊMEMENT
DÉLICATE.

L'interlocuteur des soignants est le patient en état de comprendre ou alors (et seulement en cas d'impossibilité de comprendre ou de donner son avis) la personne de confiance. Celui-ci est libre de vouloir être informé ou non comme il est libre d'en informer son entourage ou non. Des familles voudraient connaître l'état de santé ; les soignants doivent respecter la liberté du patient ; ils ne cherchent pas à cacher quoi que ce soit aux familles, qu'ils ne peuvent recevoir qu'en présence du patient.

« PARLER “VRAI”
NE SIGNIFIE PAS
“TOUT” DIRE. »

« Parler “vrai” ne signifie pas “tout”
dire. » « C’est là toute la différence entre
l’obligation d’informer qui reste formelle,
et l’information réelle qui demande à un

médecin d’être capable de jongler entre le “dit” et le “non-dit” afin de “res-
pecter les défenses de chacun”, sans pour autant laisser un malade dans un
état d’ignorance régressive¹. »

1. Michela Marzano, *Éloge de la confiance*, Fayard, coll. « Pluriel », 2012 ; 1^{re} éd. : *Le contrat de défiance*, Grasset, 2010.

Abus : le big bang des vérités

Frédéric Mounier

Comment faire la vérité sur les abus ? Et comment la partager ? Avant d'évoquer les abus, il convient de poser les éléments du décor.

La vérité a implosé

Seules cohabitent aujourd'hui des vérités concurrentes. Les anciens porteurs de vérité pour tous (magistrats, enseignants, journalistes, prêtres, évêques, médecins, etc.) ont vu leur statut de « sachants », d'experts, vaporisé, au profit de galeries de miroirs, chacun étant détenteur d'une parcelle de vérité, souvent purement émotive, qui renvoie l'image de celui qui l'exprime. Ce nouvel archipel des vérités est alimenté en continu par des réseaux sociaux avides d'émotions, de confirmations, de ressentis partagés. La vérité importe peu au regard de ma vérité.

LA VÉRITÉ
IMPORTE PEU
AU REGARD DE
MA VÉRITÉ.

En d'autres termes, chacun d'entre nous, promu détenteur d'une parcelle de vérité qui lui ressemble, qui lui convient, peut ainsi confortablement se voiler



À PROPOS DE L'AUTEUR

Frédéric MOUNIER est journaliste, ancien chef du service Religions de *La Croix* et ancien correspondant de *La Croix* au Vatican (2009-2013). Il a coordonné des groupes de travail « post-Ciase » à la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref). Il a écrit *Le pape François, une vie* (Presses du Châtelet, 2023).

la face devant la complexité des réalités, bien au chaud dans sa bulle cognitive. Les œillères numériques confortent ainsi nombre de nos concitoyens (mais faut-il encore utiliser ce terme ?) dans l'idée que la terre est plate, que l'homme n'a jamais marché sur la Lune, que George Soros mène le monde, que Donald Trump a été réélu président, que Didier Raoult est un sauveur de l'humanité...

Appliqué à certains fidèles catholiques, cet archipel de vérités concurrentes dessine, parfois, une image bien trouble : ces antivax apprécient les naturopathes, sont à grande distance du pape François, pratiquent l'antiparlementarisme, estiment qu'il ne faut pas fâcher Poutine, affectionnent le rite

CET ARCHIPEL DE
VÉRITÉS CONCURRENTES
DESSINE, PARFOIS,
UNE IMAGE BIEN
TROUBLE.

extraordinaire et souhaitent fermer les frontières aux migrants, tout en réfutant le réchauffement climatique. Autant dire que les repas de famille, lorsqu'ils existent, ne peuvent que laisser peu de place au dialogue : la

cohabitation de vérités n'encourage pas à l'échange, à l'identification de gués communs entre les îles de l'archipel.

Ce climat est renforcé, souvent à distance des îlots catholiques, par les courants wokistes. Ceux-ci récusent les universalismes, qu'ils soient républicains (éclairés par les Lumières) ou chrétiens (nourris de l'Évangile), pour construire une vision du monde axée autour des minorités, longtemps discriminées et stigmatisées, chacune s'érigant en juge suprême du regard à porter sur le monde... et des « débouonnages » à opérer. D'où un émiettement, un éparpillement, une dissémination vertigineuse, des priorités autrefois communes. La convergence des déconstructions est profondément anxiogène.

On comprend que, dans ce contexte éminemment chahuté et incertain, beaucoup se replient sur une « théologie du rétroviseur », nostalgique d'un monde d'ordre, hiérarchisé, éclairé d'une seule Vérité. Ce monde-là a-t-il jamais existé ?

Les abus

Après les travaux menés par la CIASE (Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église) et les nombreux groupes de travail mis en œuvre par la Conférence des évêques de France (CEF) et la Conférence des religieux et religieuses de France (CORREF), il est désormais clair que l'attention doit aller bien au-delà des actes pédocriminels commis sur des mineurs. Les abus relèvent de situations d'emprise, fondées sur une déviance de l'autorité supposée sacrée. Abus de pouvoir, abus d'autorité ravagent des institutions ecclésiales (diocèses, lieux de formation, communautés, instituts, etc.) comme un cancer récidivant. Commis au nom d'une Vérité institutionnalisée, censée justifier les pires actes, et aussi le silence des victimes, ces abus sont des crimes commis au nom d'une théologie déviante. Face à ce drame absolu, deux manières d'envisager la vérité cohabitent.

Certains estiment qu'on doit en finir une bonne fois pour toutes : la vérité a été faite par la CIASE, les réparations sont versées aux victimes. Cette maladie qui a parcouru l'Église n'est que ponctuelle. Elle a été bien soignée par un traitement local et courageux. Les pervers criminels ont été ou seront punis. Il importe désormais de préserver et relancer l'institution, elle-même bien mise à mal par l'éclatement des vérités. De nombreux évêques partagent ce point de vue.

D'autres, *a contrario*, estiment que ce cancer, ne cessant de récidiver, relève d'une véritable chimiothérapie. C'est bien le système de pouvoir issu du concile de Trente, voire du modèle impérial, qui est en cause. Le prêtre vécu comme un homme séparé, sacré, tout-puissant, interdit, gouvernant par essence, peut devenir dangereux, en l'absence de tout contrôle, de tout contre-pouvoir... et de tout regard féminin. La crise des abus, vue sous cet angle, serait comparable à celle des indulgences, qui a donné lieu à la Réforme. C'est bien le creuset des abus qu'il faut revoir, en dissociant notamment l'ordination et la gouvernance. Laïcs hommes et femmes sont là, disponibles et formés.

C'EST BIEN LE CREUSET
DES ABUS QU'IL
FAUT REVOIR, EN
DISSOCIANT NOTAMMENT
L'ORDINATION
ET LA GOUVERNANCE.

La crise des abus peut ainsi être comprise, non comme un simple dégât collatéral, mais comme le lieu nodal à partir duquel peuvent être pensées les théologies à venir du sacerdoce et des sacrements (le sacrement de pénitence et l'accompagnement spirituel ont été et sont les principaux lieux d'abus).

On peut comprendre le sentiment de vertige qui peut s'emparer des fidèles, confrontés à ces vagues nauséabondes. Mais on ne résiste pas à un tsunami.

Il est des pentes qu'on ne peut pas remonter. Tout juste peut-on réfléchir,

LES MONARCHIES,
TANT ÉPISCOPALES
QUE SACERDOTALES,
SONT AU BOUT
D'ELLES-MÊMES.

ensemble et non selon des ordres séparés, à la nouvelle physionomie des paysages à venir.

Faute de l'avoir compris, Louis XVI en a perdu la tête. Les monarchies, tant épiscopales que sacerdotales, sont au bout d'elles-mêmes.

L'effondrement démographique du monde

catholique et son basculement vers le Sud obligent à regarder bien au-delà de l'horizon. Sauf à se réfugier dans un abri clos, entre soi. Ce que récusent les acteurs de la vie consacrée, habitués qu'ils sont, depuis des siècles, à la démocratie capitulaire. ■

Qui fait la vérité ?

Vincent de La Morandière

« Menteur professionnel », expert en artifice ou simple « baratineur », l'avocat n'est pas l'ami présumé de la vérité. Il la côtoie si elle le sert. Il s'en sert et, la plupart du temps, il s'agit d'une vérité pâlotte, tatillonne et à géométrie variable. Dans l'imaginaire du justiciable, la vérité est pour l'avocat comme la paille qui espère dissimuler la poutre. Elle s'épuise dans une dimension stratégique ou utilitariste. Elle sert une cause ou elle reste sous le boisseau.

Cette caricature me semble révéler avant tout le système de croyance de ceux qui la propagent que l'on pourrait résumer ainsi : l'artifice, le mensonge et l'effet de manche payent judiciairement. Il y aurait une prime au jeu de mots et à l'effet de style.

En matière pénale, la réalité est exactement à l'opposé de cette vision romantique, qui pourrait réduire l'audience et la plaidoirie à une joute de salon. L'avocat est même plutôt un professionnel de la vérité « tartare », celle qui est dite de manière « crue », sans phare, à la lumière blafarde des cellules de garde à vue et des salles d'audience.

L'AVOCAT EST
MÊME PLUTÔT UN
PROFESSIONNEL
DE LA VÉRITÉ
« TARTARE », CELLE
QUI EST DITE DE
MANIÈRE « CRUE ».

À PROPOS DE L'AUTEUR

Vincent de LA MORANDIÈRE est avocat pénaliste et chargé d'enseignement à l'École de formation des barreaux (EFB).

Acheminement vers la vérité

Dans le secret qu'offre la confidentialité des échanges, l'avocat est d'abord payé pour dire une vérité que son client n'a pas envie d'entendre : la profondeur de ses fautes, la perversité de ses raisonnements, le court-termisme de ses stratégies ou simplement son risque pénal. « Vous risquez de prendre 3, 4, 5, 10, 15 ans... » Celui qui ment à son client ou qui enjolive le tableau ne se comporte pas en défenseur, mais en commerçant. Il vend des recettes et s'adonne à du cosmétique judiciaire. « Pour le procès, mettez une chemise... » Cosmétique dangereux car, parfois, il faut vraiment ne pas connaître ses clients pour leur promettre des jours heureux. Il y a certaines personnes qu'il est dangereux de tromper. Le « faites-moi confiance, signez le chèque, et vous prendrez deux ans » peut devenir très embarrassant quand le client s'en prend quatre ou six. Et il arrive que des avocats se retrouvent dans un coffre de voiture, attachés en forêt ou, comme on dit dans le jargon, « mis à l'amende ». En pénal, on sait que la vérité rend l'avocat *libre* par rapport à des clients dangereux ou mal intentionnés. Mais souvent ce n'est pas suffisant.

Préparer un client à l'audience, c'est l'entraîner au contradictoire, l'aider à comprendre que les choses se passent bien (même) si les contradicteurs ne sont pas d'accord. C'est lui faire comprendre que la parole de l'autre, celle de

ET L'UNE DES RÈGLES
NON DITES DU PROCÈS,
C'EST QUE CELUI QUI
CASSE LA CIRCULATION
DE LA PAROLE, PERD.

l'adversaire judiciaire, vaut. Il n'a aucune chance de gagner s'il ne cherche pas à comprendre la force et la pertinence de celui qui lui fait face. Et l'une des règles non dites du procès, c'est que celui qui casse la circulation de la parole, perd.

L'avocat ou le client qui bloque les questions, éteint la contradiction ou tente d'imposer une vérité unique perd : ça circule ou ça casse. En matière judiciaire, comme en matière politique, vous gagnez avec les voix d'en face. Mais, une fois de plus, cela ne suffit pas.

Il n'y a pas de vérité *judiciaire* sans l'expérience d'un éclatement et d'une bascule des débats : une vérité qui fait surprise, celle qui se cache derrière un

petit détail, resté jusque-là dans l'ombre ; une vérité menacée par l'interdit social, au bord du précipice des tabous ; une vérité dangereuse à dire (une victime peut mentir ; difficultés autour de la notion du consentement...) ; une vérité dérangeante ou vexante, que les magistrats n'aiment pas entendre (détournements procéduraux, violences policières, préjugés, justice de classe) ; une vérité qui heurte de plein fouet les apparences, les pensées-routines ; une vérité qui se lève sur le débat comme l'aurore et qui change l'éclairage d'une situation. Bien sûr ces moments d'audience sont rares, mais on y constate que la vérité s'analyse comme une surprise, un débordement ou une traversée des apparences.

La vérité empêchée

Cependant, le quotidien judiciaire est souvent loin de ces expériences où émerge un sens, une profondeur. L'avocat est en audience comme face à un mur. Rien ne s'y passe : tout est perdu d'avance. L'avocat est écouté poliment et le client condamné implacablement. C'est au mieux du théâtre et, au pire, les jeux du cirque. En ce point, l'avocat peut sentir que la vérité de la scène se passe ailleurs, hors de son champ de conscience : s'agit-il d'un coup de destin ? d'un fruit du hasard ? d'un déterminisme social ? d'une juste rétribution ? Il sait qu'il ne peut pas savoir.

C'est un agnosticisme judiciaire. Je suis parfois devant un délibéré comme une huître devant une télé 4K : démuni. Dépassé. La question de la vérité est effacée par le désir d'un juge qui peut être habillé derrière mille motifs juridiques ou sociaux ; par un besoin de vengeance qui prime sur un idéal de justice ; par une conscience des faits qui se restreint un peu plus à chaque minute du procès ou à chaque lecture de procès-verbal sur ce qui salit et enfonce notre client.

Le champ de vision judiciaire se focalise sur ce qui dysfonctionne, sur ce qui est haïssable ou mesquin. Toute l'épaisseur d'une vie, son histoire, ses qualités perdent en consistance. Le juge « juge » au sens de l'interdit biblique. Les questions posées – ouvertes ou fermées – ne sont plus

LE JUGE « JUGE »
AU SENS DE L'INTERDIT
BIBLIQUE .

que l’habillage d’un jeu de massacre entre des professionnels de la parole et des handicapés du verbe. Du haut de son estrade, le juge – un géant de la parole – questionne celui qui ne peut que se faire tout petit. La question n’a plus pour objet de rechercher la vérité mais de valider les thèses à charge des enquêteurs.

À ce moment, nous mesurons que les ténèbres appellent les ténèbres. La ténébreuse vie de nos clients appelle des jugements ténébreux. La folie et les excès des justiciables appellent intimement des audiences sombres et

LA TÉNÉBREUSE
VIE DE NOS
CLIENTS APPELLE
DES JUGEMENTS
TÉNÉBREUX .

des jugements sans mesure. L’avocat est coincé entre deux obscurités avec le sentiment que « les ténèbres sont au-dessus de l’abîme » (*Gn 1, 2*). Et dans ces procès qui comptent parmi les plus éprouvants, le travail de recherche de la vérité me semble connaître une dimension fragile et nécessairement inquiète, toujours anxiogène.

Cette attitude intérieure ne connaît pas meilleure formulation que celle qui est donnée dans le prologue de saint Jean : « La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l’ont pas arrêtée. » (*Jn 1, 5*) ■

La conviction du juge

Denis Roucou

« La vérité judiciaire n'est ni absolue ni objective ;
elle ne consiste que dans la conviction du juge,
formée d'après les règles légales. »

H. Motulsky (1905-1971), professeur de droit

La recherche de la vérité comme un travail

Depuis près de quarante ans, j'exerce le métier de magistrat principalement dans des fonctions pénales ; j'ai travaillé, aussi bien dans le temps qui précède le procès, comme juge d'instruction, que dans celui du procès lui-même en présidant des audiences du tribunal pour enfants, des audiences criminelles de cours d'assises et des audiences de tribunaux correctionnels. Cette question de la vérité est certainement plus médiatique dans les affaires pénales mais elle est tout aussi prégnante dans les affaires civiles qui vont concerner aussi bien les litiges du quotidien comme les affaires familiales ou les conflits du travail.

La recherche de la vérité traverse l'exercice professionnel des acteurs de la justice, magistrats, avocats... Elle est également dans la tête de toutes celles et tous ceux qui sont conduits à se retrouver dans une instance judiciaire. Il n'est pas un jour sans qu'une personne convoquée à une audience n'évoque ce qu'elle appelle *la vérité vraie*. Vérité de l'un qui s'oppose à celle de l'autre.

Dans le travail du juge, rechercher à faire la vérité sur un fait, un événement, une situation, est une ligne de conduite pour réunir le plus d'informations et d'éléments pour ensuite rendre une décision qui soit la plus ajustée possible :

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Denis ROUCOU est magistrat. Il est diacre et membre de l'équipe Mission de France Bordeaux Rouge.

il est de l'éthique du magistrat de rechercher de façon la plus forte possible, à partir des paroles des personnes présumées auteurs, des témoins et des plaignants, ce qui peut conduire à « faire la vérité ». Au-delà du discours des uns et des autres, des éléments techniques et scientifiques, pas seulement l'ADN et des images vidéo, peuvent contribuer à conforter, infirmer, ou nuancer les propos tenus.

Cette recherche de la vérité n'est pas nécessairement partagée par tous les acteurs du processus judiciaire. La stratégie de la défense, dans beaucoup

CETTE RECHERCHE
DE LA VÉRITÉ N'EST
PAS NÉCESSAIREMENT
PARTAGÉE PAR
TOUS LES ACTEURS
DU PROCESSUS
JUDICIAIRE .

d'affaires, est d'essayer de mettre hors de cause son client, ce qui n'est pas illégitime, mais cela peut contrecarrer le travail de recherche de la vérité en mettant en avant tel ou tel élément controversé, parfois secondaire, pour affaiblir l'accusation. De plus, dans le système judiciaire français, pour un prévenu, mentir devant son juge,

n'est pas une infraction, contrairement au système anglo-saxon, et en fonction des éléments du dossier cela peut ou non lui être profitable.

L'attente de la vérité

Cette attente de la « vraie vérité », je la rencontre dans cette quête qu'ont, en particulier, les personnes victimes ou leurs proches, dans les infractions de morts violentes comme en matière d'abus et d'agressions sexuelles. Cette attente très forte existe bien sûr à l'égard du juge et de l'institution, mais tout autant et parfois même plus vis-à-vis de l'auteur présumé. Combien de fois j'ai vu ces victimes qui espèrent du procès comme d'un temps et d'un lieu où la vérité surgit, en particulier de la bouche de celui qui est présumé auteur. Elles attendent qu'il reconnaisse ce qu'il a fait ou qu'il explique les raisons de son passage à l'acte. En l'absence d'aveux ou d'explications, et quelle que soit la décision rendue et même si l'auteur présumé est déclaré coupable, elles repartent encore plus en souffrance et révoltées avec leurs questions qui demeurent sans réponse.

De même, il est légitime que la société dans une démocratie souhaite que la justice, *rendue au nom du peuple français*, dans l'acte de juger dise la vérité. Pourtant, le temps judiciaire ne peut être le temps médiatique et le travail de justice n'est pas dans l'exposition totale de tout à tout moment de la procédure : cette demande parfois forte d'une transparence totale peut être contraire à la recherche de la vérité et peut conduire à *jeter aux chiens* des personnes simplement mises en causes et qui ne sont pas coupables.

IL EST LÉGITIME QUE
LA SOCIÉTÉ DANS UNE
DÉMOCRATIE SOUHAITE
QUE LA JUSTICE,
RENDUE AU NOM DU
PEUPLE FRANÇAIS,
DANS L'ACTE DE JUGER
DISE LA VÉRITÉ.

De plus, de façon certaine même lorsque des faits ne sont pas contestés, la manière dont un fait peut avoir été vécu et appréhendé par l'auteur présumé et par le plaignant ne se recouvrent pas et chacun va avoir *sa vérité*.

Les limites de la vérité

Alors oui, il faut accepter que, dans le processus judiciaire à partir du déroulement d'une enquête, d'une instruction puis d'une audience publique où le respect du contradictoire et de la parole de chacun doivent exister, le juge ou le tribunal qualifient les faits d'une façon qui deviendra la vérité judiciaire lorsque la décision sera définitive avec parfois une grande frustration pour les justiciables.

Le travail des juges est de rechercher une vérité qui soit la plus proche de l'événement passé, mais il faut accepter qu'il n'existe pas de vérité absolue, mais des vérités plurielles. Il faut bien être conscient que, dans certains dossiers cette vérité, fruit parfois d'un travail de longue haleine, tend à s'approcher de la *vraie vérité*, mais ne peut être qualifiée de vérité absolue. Cela implique pour le juge une humilité certaine quant à son rôle et à sa place. Il doit accepter parfois l'échec, les limites de son pouvoir et garder en tête qu'il n'est pas un *chevalier blanc ou un justicier*.

Aujourd'hui des algorithmes permettent une analyse des décisions rendues par tel ou tel juge ou telle ou telle juridiction. De plus, le législateur dans un souci d'une transparence de la justice et donc du travail des juges, a voté des textes pour permettre d'ici peu l'accès de tout un chacun, à toutes les décisions judiciaires (*open data*). Dans ces évolutions, je ne suis pas sûr que ce qui est qualifié de progrès contribuera à permettre une plus grande vérité judiciaire. ■

Journalisme et vérité de l'information

Pierre Garrett

Une image d'archive d'un homme armé d'un fusil à lunette embusqué sur un toit, la vidéo d'une voiture de police en feu datant de 2016, ou celle de véhicules basculant dans le vide dans un parking aérien empruntée à un film d'action tourné il y a sept ans aux États-Unis, des photos d'une immense foule rassemblée sur la place centrale de Mexico pour un concert... Tout cela présenté comme des images d'une manifestation à Nanterre... Les émeutes qui ont secoué la France pendant la première semaine de juillet en réaction à la mort de Nahel, un jeune de 17 ans abattu par un policier pendant un contrôle routier, ont fourni l'occasion d'une nouvelle déferlante de fausses informations (« *fake news* » ou « *infox* », dans le jargon des médias).

À chaque événement d'importance, désormais la même « guerre de la désinformation » fait rage sur les réseaux sociaux, devenus premiers vecteurs d'« information » en temps réel pour beaucoup d'utilisateurs. Qu'elles soient le fait de simples internautes en mal de notoriété, ou d'acteurs quasi institutionnels de désinformation

À CHAQUE ÉVÉNEMENT D'IMPORTANCE, DÉSORMAIS LA MÊME « GUERRE DE LA DÉSINFORMATION » FAIT RAGE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre GARRETT est journaliste depuis de nombreuses années. Il a travaillé pour la presse écrite et pour des agences de presse en France et à l'étranger.

issus des sphères antisystèmes, complotistes, voire dans certains cas rattachés à des services de renseignement étrangers cherchant à déstabiliser un pays, ces infox sont de plus en plus difficiles à contrer en raison de leur multiplication et de leur « viralité ». Elles sont source d'inquiétude majeure pour les autorités comme dans les rédactions à cause du caractère « crédible » de certaines de ces manipulations qui ont recours à des images ou à des textes créés de toute pièce grâce à l'intelligence artificielle, et dont l'origine est difficile à retracer.

Si les sources d'information n'ont jamais été aussi nombreuses et variées qu'aujourd'hui, il semble de plus en plus difficile pour le citoyen de se faire

IL SEMBLE DE PLUS EN
PLUS DIFFICILE POUR
LE CITOYEN DE SE
FAIRE UNE OPINION.

une opinion, parfois même tout simplement d'avoir une confiance raisonnable dans les faits tels qu'ils se sont déroulés. Un « brouillard informationnel » qui explique sûrement en partie la défiance exprimée, sondage après son-

dage, par les citoyens envers les médias et les réseaux sociaux, mais qui complique aussi considérablement la tâche des journalistes. Dans un contexte où tout va plus vite, et où il devient difficile de démêler le vrai du faux, comment éviter d'enfreindre, même à son corps défendant, le deuxième engagement de la Charte des devoirs professionnels des journalistes français, texte datant de 1918, qui constitue jusqu'à ce jour le code déontologique de la profession : « Un journaliste, digne de ce nom, tient la calomnie, les accusations sans preuves, l'altération des documents, la déformation des faits, le mensonge pour les plus graves fautes professionnelles » ?

Vérifier l'information

Pour « faire la vérité », le journaliste est confronté à une somme de difficultés qui peuvent parfois laisser place à un certain découragement. Car contrairement aux acteurs de la désinformation qui peuvent se livrer aux pires manipulations sans avoir de comptes à rendre ou de réputation à défendre, les journalistes et les médias qui les emploient sont cloués au pilori à la moindre

erreur, accentuant le sentiment de défiance à leur égard. Nous parlons ici d'erreurs factuelles, pas de la présentation ou de l'interprétation qui peuvent en être faits dans des médias engagés d'un côté ou de l'autre de l'échiquier politique, qui constituent un autre biais – et un autre problème.

La vérification de l'information est l'essence du métier de journaliste, mais les difficultés qu'elle pose ne cessent de s'exacerber ou de changer de nature. Par exemple, une déclaration officielle d'un gouvernement devait auparavant être traitée avec distance, car elle était susceptible de travestir les faits, pour les enjoliver ou les cacher, un travers auquel les pays démocratiques n'échappent pas. Mais aujourd'hui, la réalité même de cette déclaration prête au doute, comme l'a montré, pendant l'épisode des émeutes en France, la circulation d'un faux communiqué de presse à en-tête du ministère de l'Intérieur prévenant de la coupure du réseau Internet et de la restriction de l'accès aux réseaux sociaux dans les quartiers sensibles. Même si la supercherie a été rapidement démontrée par les journalistes qui ont contacté le ministère, la fausse lettre a eu tout le temps de circuler et potentiellement de jeter de l'huile sur le feu, ce qui était sans doute le but de son auteur, quel qu'il fût. Rien n'indique de surcroît que tous ceux qui ont vu passer cette « infox » aient aussi vu passer le « démenti », encore moins qu'ils aient cru ce dernier s'il allait à l'encontre de leurs convictions.

Pour un journaliste, le plus grand risque est celui d'être manipulé. Certaines tentatives de manipulation, politiques ou idéologiques, peuvent être grossières, ce qui ne signifie pas qu'elles soient totalement inefficaces. D'autres sont plus insidieuses et difficiles à combattre, particulièrement dans des sociétés où une forme de « principe de précaution » s'est imposée. C'est le cas pour les sujets médicaux ou scientifiques, sur lesquels un certain consensus est exigé. En l'absence d'unanimité sur un sujet, la moindre voix discordante est susceptible d'avoir un poids disproportionné. Et les médias demeurent donc des cibles privilégiées, en tant que vecteurs et amplificateurs possibles de cette (dés)information.

POUR UN JOURNALISTE,
LE PLUS GRAND RISQUE
EST CELUI D'ÊTRE
MANIPULÉ.

L'histoire récente regorge d'exemples : des polémiques à propos des vaccins contre le Covid-19 ou du potentiel cancérigène du glyphosate, au rôle des activités humaines et en particulier des énergies fossiles dans le changement climatique. Les journalistes sont bombardés sur ces sujets d'avis d'« experts » dont la crédibilité ne résiste pas à un examen approfondi du profil et des compétences, d'arguments d'autorité, d'études qui se disent impartiales mais sont en réalité financées et orientées par de puissants lobbies, de données officielles tirées de leur contexte et réinterprétées en fonction d'intérêts particuliers... Le remède journalistique à ce mal est aussi indispensable que fastidieux : du temps, des efforts et la plus grande transparence possible sur l'origine des informations.

Un rôle particulier incombe dans ce paysage aux « lanceurs d'alerte ». Depuis l'affaire des « *Pentagon papers* » (la « fuite » à destination de grands journaux américains de documents secrets montrant que le gouvernement américain avait menti à son peuple sur la guerre au Vietnam), les lanceurs d'alerte jouent un rôle important pour mettre à jour des scandales politiques, sécuritaires ou d'évasion fiscale. Au point qu'un statut protecteur leur a été accordé. Mais

LES LANCEURS
D'ALERTE JOUENT
UN RÔLE IMPORTANT
POUR METTRE À JOUR
DES SCANDALES .

toute diffusion de documents présentés comme confidentiels n'est pas forcément innocente. On l'a vu avec le rôle trouble joué par WikiLeaks, qui a contribué à faire éclater plusieurs scandales comme celui

des écoutes illégales des services de renseignement américains, lors des tentatives de manipulation – imputées à la Russie – de l'élection présidentielle aux États-Unis en 2016, remportée par Donald Trump, et en France en 2017, avec la diffusion de courriels piratés du parti démocrate américain et du parti d'Emmanuel Macron dans le but de nuire aux campagnes de ces derniers. Pour limiter les risques de manipulation – élevés pour des documents confidentiels dont l'authenticité est par nature difficile à vérifier – tout en enquêtant sur des sujets d'intérêt public, les grands médias ont décidé dans certains cas de mutualiser leurs ressources d'enquête et de coopérer avec le Consortium international des journalistes d'investigation (ICIJ).

Confrontés à l'évolution d'une sphère informationnelle qui tend à leur échapper, les médias se sont aussi résolus à créer des services totalement dédiés à la « vérification de l'information », parfois appelés par leur nom anglais « *check news* ». Au début, ces services vérifiaient notamment la véracité des chiffres ou des propos avancés par les dirigeants politiques, qu'il n'était pas toujours aisé de corriger en temps réel. Mais aujourd'hui, ils passent le plus clair de leur temps à vérifier et démonter les infox circulant sur les réseaux sociaux. D'abord à usage interne, pour savoir si une information ou une image est digne d'être reprise ou non, mais aussi à usage externe, pour lutter contre la désinformation.

Une partie perdue d'avance ?

L'efficacité d'une telle démarche doit être regardée avec modestie, quand on sait que sur Twitter par exemple (encore plus depuis la reprise du réseau social par Elon Musk, qui y a supprimé toute modération), un tweet mensonger « viral » bénéficiera d'une diffusion bien supérieure à celle d'un tweet purement informatif. Au mieux, les médias peuvent-ils espérer ainsi convaincre des utilisateurs qui font encore la démarche de chercher une source d'information « sérieuse » pour se forger une opinion. Il est beaucoup moins probable qu'ils arrivent à percer les « bulles informationnelles » favorisées par les algorithmes des réseaux sociaux, qui conduisent à ne s'entourer que de gens qui pensent comme soi, et à ne recevoir que des « informations » qui correspondent à ses intérêts ou sa vision du monde.

Certains acteurs n'essaient d'ailleurs même pas de manipuler les médias. Face à une vérité difficile à contester, ils assèment leur « vérité alternative ». Le terme a été popularisé par l'ancien président américain Donald Trump, mais ce dernier est loin d'en avoir le monopole. Il consiste à marteler sa propre « vérité », en ignorant ou en tordant les faits, voire en renversant totalement le propos. Au niveau étatique, la Russie est passée maître du genre, particulièrement concernant ses opérations militaires extérieures (en Syrie, puis en Ukraine), accusant systématiquement ses ennemis de ce dont elle se rend elle-même coupable.

CERTAINS ACTEURS
N'ESSAIENT
D'AILLEURS MÊME
PAS DE MANIPULER
LES MÉDIAS.

Le but ici n'est pas de convaincre les journalistes, sauf ceux qui ne demandent qu'à l'être, mais de souder ses soutiens en fournissant aux relais de propagande des éléments de langage, et de créer un « brouillard informationnel » qui a pour effet d'empêcher les opinions publiques de se faire une idée claire, voire de s'intéresser de trop près au sujet. Face à cette technique de désinformation, les journalistes n'ont pas d'autre solution que de répéter inlassablement les faits établis et documentés, par eux-mêmes ou par d'autres sources fiables. Il peut en effet y avoir des différences de point de vue ou de perception d'un événement, mais il n'y a qu'une seule « vérité », celle des faits. Ce n'est pas un hasard si ceux qui cherchent à les réécrire s'emploient en même temps à décourager les journalistes d'aller sur le terrain, quitte à attenter délibérément à leur vie, comme on le voit de plus en plus dans certaines zones de conflit.

« Faire la vérité » serait une tâche déjà assez compliquée si ne s'y ajoutait pas une contrainte aux conséquences redoutables : l'accélération de l'information. La vitesse à laquelle se diffusent désormais les informations place les journalistes devant un dilemme : faut-il s'en faire aussitôt l'écho, au risque de

LA VITESSE À
LAQUELLE SE DIFFUSENT
DÉSORMAIS LES
INFORMATIONS PLACE
LES JOURNALISTES
DEVANT UN DILEMME .

l'emballlement ou pire de la manipulation, ou prendre le temps nécessaire à la vérification et à la consolidation, au risque d'être dépassé par l'événement – et de perdre ainsi toute visibilité « médiatique ».

La déontologie voudrait que le second réflexe l'emporte toujours. C'est sur cette rigueur supposée que repose la crédibilité d'un journaliste professionnel, par rapport aux comptes plus ou moins anonymes sur les réseaux sociaux ou aux « journalistes citoyens », souvent très militants. Problème : contrairement aux moyens techniques de transmission de l'information, les méthodes de vérification ne sont pas devenues beaucoup plus rapides : aller sur le

terrain pour constater les faits par soi-même, interroger des témoins directs, croiser des témoignages, disposer d'un bon réseau de sources dont on a pu mesurer la fiabilité au fil du temps, bien connaître le dossier sur lequel on est amené à travailler... Tout cela prend du temps et devient de moins en moins une évidence à une époque où les médias, presque tous confrontés depuis des années à des difficultés financières, ont réduit leurs effectifs et imposé davantage de polyvalence à leurs journalistes. ■

Des vérités difficiles à entendre et à dire

Pierre Méhaignerie

Entretien avec Gersende de Villeneuve

Dire, et surtout faire la vérité en politique, est un défi de taille dans l'environnement médiatique actuel. C'est un combat à mener. Force est de reconnaître que le mensonge est électoralement payant. Les Français préfèrent souvent les paroles qui plaisent aux paroles qui sauvent. Je me souviens de cette phrase de François Hollande qui a déchaîné l'enthousiasme du congrès du parti socialiste : « Mon ennemi c'est la finance ! » Trois années plus tard, le réveil fut douloureux du fait des Frondeurs.

Jacques Chirac parti aux présidentielles loin derrière Édouard Balladur, remonte la pente en dénonçant « la fracture sociale », sans dire quels efforts il faudrait fournir pour aboutir à un meilleur partage de la richesse.

Quant à François Mitterrand, le soir de son élection, je me souviens du témoignage d'un père de famille : « Ce soir, je suis heureux ! Mes enfants n'auront pas à connaître le chômage ! » Il y a des soirs qui chantent et des matins qui déchantent...

Inversement, lorsque j'étais ministre de l'Agriculture, Raymond Barre m'a dit : « Pierre, l'agriculture est une formidable chance pour la France, mais surtout : pas de démagogie ! Agis en fonction du long terme ! »

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre MÉHAIGNERIE a été maire de Vitry pendant 43 ans, député, président du Conseil général d'Ille-et-Vilaine, ministre de l'Agriculture.

Il a ensuite été ministre de l'Équipement, du Logement, Garde des sceaux et président du Centre des démocrates sociaux.

Démagogie ou vérité

Les Français sont excessivement pessimistes. Je me rappelle, lors d'un déplacement officiel à Londres, la question qui nous a été posée par Gordon Brown, alors Premier ministre : « Je ne comprends pas le pessimisme français. Expliquez-moi ! Vous avez un réseau de grandes entreprises mondialement connues, une des meilleures démographies d'Europe, un réseau de transports remarquable, un potentiel touristique inégalé, un climat favorable... Avec ces atouts, nous, les Anglais, serions au firmament du bonheur ! »

« JE NE COMPRENDS
PAS LE PESSIMISME
FRANÇAIS. »

Le fossé entre les promesses excessives et les résultats n'explique-t-il pas le pessimisme français et le niveau élevé d'abstention aux élections ? La France a de formidables atouts, plus qu'aucun autre pays européen, mais elle n'a pas su réduire ses faiblesses. Trop de leaders politiques ne s'y sont pas confrontés.

Demain nous devons faire face à des enjeux majeurs : le changement climatique exige des moyens financiers importants ; la transition technologique impose une formation tout au long de la vie ; le vieillissement de la population appelle des réponses nouvelles et leur financement. Loin des solutions illusoire comme « travailler moins, gagner plus », « partir à la retraite plus tôt », dire et faire la vérité c'est avoir le courage de dire « Soyons un peu plus nombreux à travailler ». Chez nos voisins européens, le taux de personnes en activité entre 15 et 64 ans est de 8 points supérieur à celui de la France.

Faire la vérité en politique c'est lutter contre la démagogie, assumer sa part de responsabilité sans chercher de boucs émissaires. L'espace médiatique est saturé de propos tels que : « c'est la faute de l'État », « c'est la faute du néolibéralisme » ou « c'est la faute des immigrés ».

La démagogie tue l'avenir, elle est une perte de temps et d'énergie, elle rassure faussement les citoyens par des messages creux qui ne construisent rien. En politique, il ne s'agit pas de plaire mais d'avoir un regard d'avance et de construire

les conditions d'un avenir digne. La méthode que je prône : anticiper, agir vite, accueillir et accompagner les entreprises, veiller à assurer une fiscalité modérée.

Être efficaces pour que la parole soit crédible

Il faut parfois accepter la fin de certaines situations et penser le phénomène de destruction créatrice. Lorsque Mitsubishi a fermé son usine de Vitré, qui employait près de 1 000 salariés, des manifestations ont éclaté. J'ai alors parlé aux salariés en disant qu'il ne fallait pas se tromper de combat en luttant contre cette fermeture, mais négocier avec force en vue d'obtenir les meilleures indemnités de licenciement possibles, puis en recherchant activement l'implantation de nouvelles entreprises. En effet, sur ce même site, 900 nouveaux emplois pérennes ont rapidement été créés. Mitsubishi avait raté la mutation technologique du téléphone portable. Au lieu de lutter pour la sauvegarde de ces emplois, nous nous sommes concentrés sur l'après.

Au plan local, il ne faut pas non plus escamoter les vérités dures à entendre. Il faut les dire, et ensuite proposer des solutions d'avenir. Lorsque j'ai été élu député pour la première fois en 1973, j'ai affronté une situation difficile : lors d'un congrès de la CFDT à Vitré, *Ouest-France* a titré « Le Pays de Vitré est

IL NE FAUT
PAS NON PLUS
ESCAMOTER LES
VÉRITÉS DURES
À ENTENDRE .

appelé à disparaître. Chômage élevé, bas salaires, vide culturel. » Le pessimisme des habitants était effectivement préoccupant. J'ai formulé plusieurs voies d'action. Graduellement, par étape, de nouveaux emplois ont été créés, le taux de chômage a chuté au point où aujourd'hui il est le deuxième

plus faible de France (3,5 %), le nombre de bénéficiaires du RSA est trois fois plus faible qu'au niveau national. Ce dynamisme économique a permis la création de plusieurs équipements sportifs et culturels accessibles facilement aux familles. Le réseau de bus est gratuit. J'ai toujours été sensible à l'égalité des chances et à la nécessité de la concrétiser.

Dans un territoire où 40 % des actifs travaillent dans l'industrie, de nombreuses entreprises emploient des salariés issus de l'immigration. La ville de

Vitré organise chaque année une « Fête de toutes les Couleurs » afin de faire connaître les traditions des pays d'origine et de faciliter l'intégration.

La vitalité du tissu économique passe impérativement par une revalorisation du travail manuel. Le Conseil général d'Ille-et-Vilaine, dont j'étais le président, a organisé avec la Chambre des métiers et de l'industrie, le déplacement du centre de formation des apprentis, installé dans des bâtiments préfabriqués, au milieu des écoles d'ingénieurs sur le campus de Ker Lann à dix kilomètres de Rennes. Le fait de l'appeler *Faculté des Métiers*, pour donner de la considération aux jeunes apprentis, n'a pas été sans entraîner des réactions d'hostilité de la part de certains universitaires !

LA VITALITÉ DU TISSU
ÉCONOMIQUE PASSE
IMPÉRATIVEMENT PAR
UNE REVALORISATION
DU TRAVAIL MANUEL.

Je salue l'œuvre de l'association *L'Outil en Main*, qui, dans le Pays de Vitré, cherche à valoriser l'intelligence des mains et à donner le goût du travail manuel aux jeunes. Sur quatre sites, les mercredis, 250 artisans et gens de métier en retraite transmettent leur savoir-faire à des jeunes de 9 à 14 ans.

Tout au long de ma vie politique j'ai tenu à concilier des valeurs que trop souvent l'on oppose :

- la liberté, mais pas sans la responsabilité ;
- l'efficacité, mais pas sans la justice ;
- l'individu, mais pas sans la communauté.

J'estime que la responsabilité individuelle et la considération pour chacun sont vitales pour la réussite de tout projet collectif.

J'aime les propos de l'ancien président du Pays du Méné en Bretagne, l'abbé Paul Houée, qui disait : « Les marmites commencent toujours à bouillir par le fond, jamais par le couvercle. » Faire avec et au plus proche des citoyens est le meilleur moyen d'agir en politique. ■

L'écriture de l'histoire : faire et défaire des vérités

Patrick Royannais

Trois textes marquants des cinquante dernières années

En 1975, Michel de Certeau publiait *L'écriture de l'histoire*, ouvrage toujours d'actualité qui a donné lieu à une riche réflexion épistémologique en histoire. Comment fait-on de l'histoire, comment écrit-on, compose-t-on le récit historique ?

L'histoire, c'est étymologiquement l'enquête. Les éléments ou indices collectés doivent être organisés, compte tenu cependant de tout ce qui manque. La tâche est dès l'abord marquée de son imperfection. Outre les lacunes de l'archive, les obstacles à la science historique sont nombreux. Comment bien interpréter les traces que le passé laisse émerger ? Peut-on établir une

COMPRENDRE CE QUI
S'EST PASSÉ À
UNE AUTRE ÉPOQUE
SUPPOSE QUE L'ON
APPRENNE À PARLER
UNE AUTRE CULTURE
ET À PENSER À
PARTIR DE L'AUTRE.

causalité entre des faits ou seulement constater une succession ? Entre histoire et fiction, la frontière se brouille au royaume du « comme si ». Comprendre ce qui s'est passé à une autre époque suppose que l'on apprenne à parler une autre culture et à penser à partir de l'autre, *l'absent de l'histoire*.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Patrick ROYANNAIS est prêtre de Lyon et membre
du comité de rédaction de la *Lettre aux communautés*.

Longtemps on a fait de l'histoire pour justifier un dogme ou une idéologie politique, instrumentalisation de l'histoire. Il ne suffit pas de situer chaque chose en son contexte pour échapper à l'anachronisme ; il faut encore prendre conscience du vocabulaire que l'on emploie. Faut-il comme les Grecs eux-mêmes le faisaient les contre-distinguer des barbares, ou sont-ils des sauvages comme les autres, comme le dit Florence Dupont ? On ne dit pas la même chose à parler d'invasions barbares, de grandes invasions ou de mouvements de population. Régine Pernoud, en 1977, veut *En finir avec le Moyen-Âge* et dénonce la conception qui déclare vides – mille ans tout de même – sans intérêt et obscurantistes, les siècles entre Rome et la Renaissance. La même année, Henri-Irénée Marrou interroge de façon posthume : *Décadence romaine ou Antiquité tardive ?*

En 1971 Nathan Wachtel, publiait un ouvrage qui devait aussi faire date, *La vision des vaincus*. Il s'agit d'écrire l'histoire non comme la racontent ceux qui ont gagné la partie, mais du côté des perdants. La découverte de l'Amérique et sa colonisation est-elle un progrès de l'humanité ou la fin de civilisations, leur extermination ? On ne se défait jamais complètement de ses préjugés, de sorte que dans « point de vue » sur une époque ou un événement, il faut aussi entendre qu'il y a point de vue. Un point de vue est par définition ponctuel, et faute d'ignorer sa ponctualité et de ne pas l'élucider, on prend son point de vue, quoi qu'on en dise, pour celui de Sirius. Le changement de perspective est d'importance pour l'histoire (*story*) mais encore pour la science historique (*history*), épistémologiquement, moralement, politiquement.

ON NE SE
DÉFAIT JAMAIS
COMPLÈTEMENT
DE SES PRÉJUGÉS .

Wachtel a aussi travaillé sur les marranes, juifs convertis de plein gré ou en vue d'échapper à l'Inquisition. Plusieurs d'entre eux sont conquistadors et se retrouvent aux Amériques. La loi de la pureté de sang s'impose peu à peu, après l'arrivée de Colomb outre-Atlantique qui a lieu la même année que l'expulsion des Juifs et des musulmans d'Espagne (1492).

À la sortie, en 2017, de *l'Histoire mondiale de la France*, sous la direction de Patrick Boucheron, professeur au Collège de France, une polémique s'est déclarée. Le projet éditorial assume de s'inscrire contre le « roman national », le grand récit de la France, de Clovis à nos jours. Ce grand récit, né dans la foulée jacobine de la Révolution française, travaillé par Michelet et d'autres, a certes construit l'unité républicaine. Mais à quel prix ? Doit-on s'étonner et même regretter que le roman national ne fonctionne plus ? Outre les contre-vérités historiques – il est bien impossible de parler de la France au VI^e siècle ! –, les perdants de l'histoire sont passés par pertes et profits. Les « minorités » aujourd'hui écrivent aussi l'histoire et l'on ne peut l'écrire sans omettre leur histoire.

L'ouvrage qui a reçu quelques critiques universitaires – ainsi fonctionne la recherche – a surtout été attaqué par les politiques et idéologues de la droite nationaliste. Curieusement, plusieurs de ses contempteurs appartiennent à des descendants de l'immigration ou du judaïsme, qui jusqu'à récemment n'avaient pas leur place dans l'histoire nationale et suscitaient l'hostilité de la droite nationaliste des générations précédentes ! L'ouvrage a été traduit en plusieurs langues, dont le chinois, et a fait des émules en cinq ou six pays européens.

Conséquences méthodologiques et renversement de perspectives

Histoire et vérité est le titre d'un ouvrage ancien (1955) de Paul Ricœur. La question remonte à la Renaissance et à l'humanisme à propos des études

LE RAPPORT À
LA TRADITION
QUI SE CONFOND
AVEC L'HISTOIRE
EST AFFECTIF.

bibliques. Au tournant du XX^e siècle, la confrontation du dogme et de l'histoire entraîne la crise moderniste. Le rapport à la tradition qui se confond avec l'histoire est affectif – ce dont nous avons mémoire, ce que nos mères nous ont raconté – et anhistorique. Ainsi, le missel

de saint Pie V ne s'est imposé en France que vers 1850. La « messe de toujours », la religion de nos pères, connaît des modifications jusqu'en 1962 et

n'est donc en usage que pendant un siècle ! La vérité que l'on a toujours pensée éternelle – et comment ne le serait-elle pas si elle ne retourne pas sa veste d'une époque à l'autre ? – ne peut pas cependant ne pas être historique.

Il est trop court de penser le vrai comme ce qui serait caché et qu'il suffirait de découvrir. Le vrai, en histoire aussi, relève d'une opération et non d'un contenu ou d'un message. Il advient dans le fait de tenir ensemble l'observation (de ce qui est étudié) et l'analyse du regard (porté sur ce qui est étudié), la positivité de la documentation et la critique épistémologique. Il relève de

l'interprétation. Le modèle de l'herméneutique littéraire selon Ricoeur est instructif. Nous comprenons un texte, de fiction ou d'histoire, dans la mesure où le monde du texte – non seulement le texte comme message, mais aussi ses références – est rencontré

IL EST TROP COURT DE
PENSER LE VRAI COMME
CE QUI SERAIT CACHÉ
ET QU'IL SUFFIRAIT
DE DÉCOUVRIR.

par le monde du lecteur – non seulement tel individu, mais l'ensemble des représentations du monde qu'il partage, la culture qui est la sienne. La vérité d'un texte, son sens, advient dans la superposition de deux mondes. Dans cent ans, nous dirons autre chose, d'abord parce qu'alors on ne pensera plus comme aujourd'hui, et que pour faire parler le passé, il faudra en écrire l'histoire autrement.

Écrire l'histoire du point de vue des vaincus signifie aujourd'hui l'écrire du point de vue des minorités. La minorité n'est pas d'abord une question de nombre mais de statut, celui des personnes maintenues dans le statut de minorité, à commencer par les femmes. (Elles n'ont plus besoin de la tutelle de leur mari pour ouvrir un compte bancaire en France qu'avec la loi du 13 juillet 1965 !) Les « minorités », ce sont aussi les noirs, les non-blancs, les colonisés. À la suite de la prise de conscience de la minorisation de la quasi-totalité de l'humanité – on a en effet longtemps écrit l'histoire du point de vue d'une minorité qui détenait le savoir, le pouvoir et l'argent – les minorités sexuelles revendiquent aussi l'écriture de l'histoire. L'histoire est politique. La vérité n'est pas la pensée de la « majorité », ni celle du pouvoir, dont les

valeurs oppressives sont démontées, déconstruites. (Si la théologie relève aussi des sciences humaines, elle n'échappe pas à ces questions ; la dénonciation du cléricalisme vaut aussi pour les sciences dites ecclésiastiques, dénonciation du pouvoir qui s'impose et en impose.)

Nous voilà avec tous les ingrédients de la bataille du wokisme que je me contente de nommer. L'histoire et plus largement les sciences sociales ne peuvent qu'enregistrer dans leur méthode une désabsolutisation, une relativisation de toute perspective qui ne prendrait pas en compte le fait qu'aujourd'hui, tant à l'échelle de chaque société qu'internationalement, il n'y a plus de centre ; il n'y a plus que des périphéries.

Qu'est donc l'universalisme occidental, celui des Lumières, sinon un jeu de vérité provincial, si l'avis et la vie des noirs ne comptent pas ? Si les hommes naissent libres et égaux en droit, il faut que dans les sciences sociales, dont l'histoire, les hommes soient aussi des femmes, les hommes et les femmes soient aussi les Sud-Américains ou les noirs ou les juifs, les hommes et les femmes soient aussi, dans les familles et les sociétés, des homosexuels ou des personnes, encore plus minoritaires numériquement qui ne se reconnaissent pas dans la binarité des sexes.

Paul Ricœur dans *Temps et Récit* (1983-1985) montre comment l'identité n'est pas tant un donné (un état civil) que ce qui advient dans le récit où la nation ou l'individu sont impliqués. « Répondre à la question "qui ?", comme l'avait fortement dit Hannah Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. » (tome 3, p. 355) Lorsque le roman national est modifié par la prise en compte des perdants ou des minorités, l'identité narrative est recadrée, à tel point que certains la penseront brouillée, voire humiliée. On comprend la violence des réactions.

La vérité en histoire

Y a-t-il une vérité en histoire ? Quelle est-elle ? La vérité n'est jamais seulement, ni ne peut être d'abord, un énoncé, un savoir, donné que l'on pourrait contenir sans risque dans un livre. La vérité est efficace, c'est même une

bombe. C'est pourquoi, « le premier qui dit la vérité, il doit être exécuté » comme le chante Guy Béart et le pratiquent les totalitarismes.

Nietzsche, depuis plus de cent cinquante ans, a ramené la vérité à la vie et aux intérêts de celui qui l'énonce. La vérité est affaire d'opération, un faire, la prise en charge de ce qui fait que quelque chose est dit vrai ou non.

« L'histoire critique de la pensée n'est ni une histoire des acquisitions ni une histoire des occultations de la vérité ; c'est l'histoire de l'émergence des jeux de vérité : c'est l'histoire des "véridictions" entendues comme les formes selon lesquelles s'articulent sur un domaine de choses des discours susceptibles d'être dits vrais ou faux : quelles ont été les conditions de cette émergence, le prix dont, en quelque sorte, elle a été payée, *ses effets sur le réel* et la manière dont, liant un certain type d'objet à certaines modalités du sujet, elle a constitué, pour un temps, une aire et des individus donnés, *l'a priori* historique d'une expérience possible¹. »

La vérité est une production de sens et relève du savoir, mais aussi de l'exercice du pouvoir et de la constitution de la subjectivité. Pré-tendre en histoire à la vérité, d'une part, puisqu'il s'agit de produire du sens, est un faire, comme jeu de vérité : d'autre part, est une pratique de la vérité, un « s'y entendre avec la vérité », une manière de faire avec et selon son efficacité. L'histoire y gagne en humilité, elle se sait fragile de la limite, non seulement de sa documentation, mais surtout de perspectives toujours trop et inévitablement étroites.

LA VÉRITÉ EST
UNE PRODUCTION
DE SENS ET RELÈVE
DU SAVOIR, MAIS
AUSSI DE L'EXERCICE
DU POUVOIR ET DE
LA CONSTITUTION
DE LA SUBJECTIVITÉ.

Faut-il aller jusqu'à dire que l'histoire est militante, engagement, et qu'écrire l'histoire c'est faire la vérité ? Inventer et non chercher la vérité, c'est ce que

1. Michel Foucault, « Foucault », *Dits et écrits*, tome 4, Gallimard, p. 632.

l'on fait lorsque l'on ne prend pas en compte la perspective, le regard qu'on pose sur les faits. Si un engagement est épistémologiquement légitime, il consiste à déconstruire les évidences, à *dé-faire la vérité*, ce que l'on affirme être la vérité, en mettant en évidence les « jeux de vérités ».

L'histoire nationale ou roman national jacobin et républicain est remis en cause, en tant que fabrication ou écriture de ceux qui ont donné sa mythologie à la France. Dans une société ou une Église pluralistes, est-il possible de compter sur un roman qui dise qui nous sommes ? Mais est-il possible de vivre ensemble sans récit national ? Nous constatons avec les événements qui ont

IL EST IMPOSSIBLE
DE VIVRE ENSEMBLE
SI LE RÉCIT
NATIONAL EXCLUT
LES « MINORITÉS ».

suivi la mort de Nahel en juillet 2023 qu'il est impossible de vivre ensemble si le récit national exclut les « minorités ». ■

Faire la vérité selon saint Jean

Yves-Marie Blanchard

La notion de vérité, présente dès le prologue du quatrième évangile à travers l'expression « le Fils unique, plein de grâce et de vérité » (Jn 1, 14), occupe une place centrale dans la théologie johannique, tant l'évangile que les épîtres. Si l'étymologie grecque (*alètheia* : litt. « dévoilement ») évoque un processus de révélation, la référence à la tradition juive (hébreu : *'èmet*) insiste plutôt sur la « solidité-fermeté-stabilité » (cf. l'acclamation *amen*) qualifiant la démarche humaine dite de « foi » (*'èmounah*). Plutôt donc que le registre de la connaissance, la notion biblique de « vérité » s'applique aussi bien à Dieu lui-même, dont la solidité-fidélité n'est plus à démontrer (cf. l'image du rocher), qu'à l'engagement du croyant, en réponse au don premier de Dieu, selon la théologie bien connue de l'Alliance.

Ainsi fidèle à la « langue » des Écritures juives, le quatrième évangile ose désigner l'être même de Dieu manifesté en Jésus le Fils envoyé (le fameux JE SUIS énoncé par Jésus, en référence à la scène du buisson ardent, notamment Ex 3, 14) à travers le ternaire indissociable : « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Les trois mots étant soigneusement coordonnés (le chemin et la vérité et la vie), il ne paraît pas juste de prétendre les hiérarchiser, par

À PROPOS DE L'AUTEUR

Yves-Marie BLANCHARD est prêtre du diocèse de Poitiers,
professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris.

exemple sous la forme : le chemin qui, par la vérité, mène à la vie. Tous trois, en effet, expriment également l'être de Dieu, déjà suggéré à Moïse (« JE SUIS qui JE SUIS ») et pleinement révélé en la personne de Jésus : « Qui m'a vu a vu le Père » (*Jn 14, 8*). Dès lors, si Dieu est bien avant tout « vérité », il est tout autant « vie » et « chemin », ce qui, avouons-le, nous éloigne absolument de la notion moderne de vérité, tant philosophique que scientifique. À l'opposé donc de l'objectivité aujourd'hui de mise lorsqu'il s'agit de vérité, la compréhension johannique du terme privilégie le domaine de la relation, plus existentielle (la vie) que notionnelle, en tout cas inscrite dans la relativité du temps et de l'espace humains (image du chemin).

Dès lors, il n'est pas choquant de rencontrer l'expression « faire la vérité », appliquée à la démarche de celui qui « va vers la lumière » et découvre ainsi que « ses propres œuvres ont trouvé leur accomplissement en Dieu » (*Jn 3, 21*). La vérité est donc bien de l'ordre de l'agir humain : elle implique des attitudes et des comportements concrets et s'avère de l'ordre du « faire »,

ELLE IMPLIQUE
DES ATTITUDES ET
DES COMPORTEMENTS
CONCRETS ET S'AVÈRE
DE L'ORDRE DU
« FAIRE », BIEN
PLUS QUE
DU « SAVOIR ».

bien plus que du « savoir », au moins au sens actuel du terme. Il se trouve en effet que dans toute la Bible, à commencer par saint Jean, le verbe « connaître » et le nom « connaissance » (grec : *gnôsis*) ne relèvent pas d'abord de la sphère intellectuelle, mais désignent des relations interpersonnelles, aussi intimes qu'une vie de couple. On connaît l'ex-

pression « Abraham connut Sarah... ils eurent un fils ». Le quatrième évangile ne déroge pas à l'usage biblique du verbe « connaître ». Il en fait le cœur même de la relation entre le Père et le Fils, telle qu'étendue aux disciples : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. » (*Jn 17, 3*) Ou bien encore : « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. » (*Jn 17, 25*) Il ne fait ainsi aucun doute que, chez saint Jean, la connaissance, tout comme la vérité, soit d'abord de l'ordre de l'action.

L'expression « faire la vérité » n'en est pas moins étonnante, du fait qu'elle figure comme l'exacte antithèse de la locution « faire le mal ». Ainsi en 3, 20 : « Celui qui fait le mal déteste la lumière ; il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dénoncées. » Cela revient à dire qu'aux yeux de Jean, le bien n'est autre que le vrai, avec en conséquence l'identification du mal au mensonge. Or, il se trouve qu'à plusieurs reprises, les écrits johanniques évoquent le personnage de Caïn (litt. : le diable), accusé d'être à la fois menteur et meurtrier : « Vous, vous êtes du diable, c'est lui votre père, et vous cherchez à réaliser les convoitises de votre père. Depuis le commencement, il a été un meurtrier. Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge. » (Jn 8, 44) Cet implacable réquisitoire se trouve confirmé dans la première épître de Jean : « Ne soyons pas comme Caïn : il appartenait au Mauvais et il égorga son frère. Et pourquoi l'a-t-il égorgé ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises : au contraire, celles de son frère étaient justes. » (1 Jn 3, 1)

LE BIEN N'EST
AUTRE QUE LE VRAI.

Comment comprendre cette assimilation du meurtre au mensonge, sinon à la suite d'une tradition juive ancienne, suggérant que, si les offrandes de Caïn n'ont pas plu à Dieu, c'est que justement son cœur était déjà alors franchement mauvais, allant jusqu'à nier, sinon l'existence de Dieu, du moins la bonté de ses desseins à l'égard des créatures ? Ainsi viciées par un mensonge radical, les œuvres de Caïn ne pouvaient qu'engendrer la mort, à commencer par celle de son propre frère. Péchés originels par excellence – combien plus impressionnant que celui qu'on prête à Adam et Ève, eux-mêmes d'ailleurs empêtrés dans le mensonge ! –, le crime de Caïn se présente comme la suite directe d'un mensonge radical, affectant sa relation à Dieu aussi bien qu'à sa propre personne et, en conséquence, à ses frères humains. Dans sa perversité même, le mensonge ne peut que détruire tout rapport aux autres, entraînant de fait la destruction de toute vie sociale. À l'opposé, la vérité, tant du cœur que des actes, s'avère être le bien par excellence, seul capable de guider l'être humain sur les chemins d'une lumière, dont il finira par découvrir

que, venant de Dieu, elle le conduit aussi à la vie divine : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. » (*Jn 3, 16*)

Lumière et vérité

Le lien entre la vérité et la lumière – et, à l'opposé, le recours à la ténèbre ou à la nuit comme expressions symboliques de l'aveuglement (Nicodème : *Jn 3, 2*), voire de la pire trahison (Judas : *Jn 13, 30*) – ne remettent pas en cause le primat du « faire », autrement dit le caractère concret d'une orientation de vie, qui se réalise non « par des paroles et des discours, mais des actes et en vérité ». De fait, la dualité lumière-ténèbres, chez Jean, ne désigne pas deux degrés d'être, selon un dualisme métaphysique indûment imputé à la théologie johannique, mais seulement deux modes d'existence, d'ailleurs exprimés à travers l'image de la marche (*1 Jn 1, 6-7 ; 2, 9-11*).

L'opposition est bien entre « celui qui marche dans la lumière » et « celui qui marche dans la ténèbre », avec pour ce dernier toutes les conséquences possibles, depuis l'odieuse trahison de Judas jusqu'à la coupable indifférence à l'égard du frère en situation de détresse, y compris matérielle : « Celui qui a de quoi vivre en ce monde, s'il voit son frère dans le besoin sans faire preuve de compassion, comment l'amour de Dieu pourrait-il demeurer en lui ? » (*1 Jn 3, 17*) Dès lors, l'accusation de mensonge s'applique normalement à celui qui prétend aimer Dieu « qu'il ne voit pas », alors qu'il ne manifeste aucune solidarité avec « le frère qu'il voit » (*1 Jn 4, 20*).

Si Jésus, le Fils envoyé, se présente lui-même comme « chemin – vérité – vie », il est aussi bien « la lumière du monde » (*Jn 8, 12*). De fait, dès le prologue, le Verbe de Dieu ou Fils unique, « plein de grâce et vérité » (*Jn 1, 14*), est désigné simultanément comme vie et lumière, à la source même de l'univers, en écho au premier récit de la création (*Genèse 1*) : « C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » (*Jn 1, 3-4*) Ou bien encore : « Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme venant dans le monde. » (*Jn 1, 9*)

Certes, la grande majorité des hommes ont fui la lumière, donc du même coup, rejeté la vérité : « Le monde ne l'a pas reconnu... les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 10-11) et, dans la suite du discours à Nicodème : « Le Jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jn 3, 19) Il n'empêche que l'Incarnation-humanisation du Fils (Jn 1, 14) entraîne *de facto* la naissance d'une communauté de croyants, en mesure de vivre selon la condition filiale gratuitement offerte : « À tous ceux qui l'ont reçu, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu, eux qui croient en son nom... Tous nous avons eu part à sa plénitude, nous avons reçu grâce sur grâce. » (Jn 1, 12.16)

LA GRANDE
MAJORITÉ DES
HOMMES ONT FUI
LA LUMIÈRE,
DONC DU MÊME
COUP, REJETÉ
LA VÉRITÉ.

Jugement et vérité

La vérité n'est donc pas seulement de l'ordre du faire : elle qualifie en premier l'être même du disciple, invité à naître de Dieu (Jn 1, 13) ou bien encore « d'en haut » (Jn 3, 3.7), voire « de l'eau et de l'Esprit » (Jn 3, 5). Ainsi peut-on définir l'identité propre du croyant, qui, tel un jugement (ou discernement : grec *krisis* – Jn 3, 19), lui donne de se situer, soit du côté des ténèbres (c'est-à-dire le mal absolu qu'est le mensonge – Jn 3, 20), soit dans la pleine lumière de la vie (Jn 3, 21), laquelle n'est autre que la vérité. De ce choix radical, le disciple gagnera d'échapper à toute forme de condamnation, étant en quelque sorte à lui-même son propre juge, du fait d'accueillir ou refuser le don de Dieu opéré à travers l'envoi du Fils : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement. » (Jn 3, 17-18) Bien entendu, on pourra se demander à quelle attitude humaine correspond le fait de « croire » : sans doute est-ce à la fois plus large et plus exigeant que l'adhésion formelle à la religion chrétienne. La question est complexe et mériterait à elle seule une étude approfondie. En tout cas, l'acte de croire en la personne du Christ ne saurait s'en tenir à un attachement superficiel. Le quatrième évangile est très clair sur ce point, osant même en appeler à la conscience de Jésus. Sans doute

est-ce là encore une question de vérité : « Beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait. Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme ; lui-même, en effet, connaissait ce qu'il y a dans l'homme. » (Jn 2, 24-25)

Il est donc bien clair que, si l'expression « faire la vérité » implique une dimension pratique et suppose la fidélité à une éthique, on n'en est pas moins aux antipodes de tout moralisme. Avare en commandements précis, l'évangile

SI L'EXPRESSION
« FAIRE LA VÉRITÉ »
IMPLIQUE UNE
DIMENSION PRATIQUE
ET SUPPOSE LA
FIDÉLITÉ À UNE
ÉTHIQUE, ON N'EN
EST PAS MOINS AUX
ANTIPODES DE TOUT
MORALISME.

selon Jean s'en tient à la Loi centrale de l'amour, qui est tout à fois lumière et vie, chemin et connaissance, en un mot : vérité, à l'exclusion de tout mensonge ou contrefaçon. Tel est, en effet, le dernier mot du message johannique, en toute fin de la première épître : « Nous savons que le Fils de Dieu est venu nous donner l'intelligence pour que nous connaissions Celui qui est vrai ; et nous

sommes en Celui qui est vrai, en son Fils Jésus Christ. C'est lui qui est le Dieu vrai, et la vie éternelle. Petits enfants, gardez-vous des idoles. » (1 Jn 5, 20-21) Ainsi identifiée à la personne même de Jésus, dans sa relation à Dieu le Père, la vérité a valeur d'absolu, faisant obligation aux disciples, si ce n'est à tout être humain, de s'abstenir de toute forme de mensonge, dissimulation, faux-semblant, bref ce qu'on pourrait appeler des « idoles ». On ne peut imaginer message plus actuel ! Au-delà donc des limites de ce trop bref article, il convient de lire et relire les écrits johanniques (évangile et épîtres), avec une attention précise au « fil rouge » que peut justement constituer le motif de la vérité¹. ■

1. Pour poursuivre l'étude : Yves-Marie Blanchard, *Qu'est-ce que la vérité ? Une lecture de l'évangile selon Jean*, Cerf, coll. « Lire la Bible », n° 200, 2021.

« Je marche en ta vérité » (Ps 86, 11) Une lecture plurielle

Étienne Kerber

La vérité s'écrit en hébreu avec les trois lettres Aleph Mem Tav, prononcer *Emet*. (La langue hébraïque repose sur une déclinaison de racines à trois consonnes.) Si l'on sépare le Aleph des autres lettres, nous lisons Met, qui signifie la mort. La notion de vérité dans le judaïsme est fondamentale. C'est même une question de vie... ou de mort.

Fort heureusement, le texte ne contient pas une vérité, mais des vérités. En effet, quand l'Éternel transmet la Torah à Moïse sur le mont Sinaï, un midrash enseigne que chacun des Hébreux présents au pied du mont Sinaï reçut sa propre Torah. La vérité est donc plurielle, et tout dans la Torah nous invite à embrasser cette pluralité. Ainsi pense la tradition. Si l'on demande son avis à un juif libéral, non seulement il sera entièrement d'accord, mais sa réponse pourra se montrer encore plus complexe. Nous allons voir pourquoi.

LA VÉRITÉ EST DONC
PLURIELLE, ET TOUT
DANS LA TORAH NOUS
INVITE À EMBRASSER
CETTE PLURALITÉ.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Le rabbin Étienne KERBER a été ordonné en juillet 2020 au Leo Baeck College de Londres. Son sujet de thèse portait sur l'interprétation de la Torah au sein du mouvement

hassidique. Passionné par le hassidisme, la mystique et la méditation juive, il enseigne ces sujets en conférence ainsi qu'à l'École rabbinique de Paris.

Pluralité de sens

Avant d'en arriver là, il faut commencer par le point de vue de la tradition. Afin de ne rien simplifier, on dit qu'en hébreu chaque mot a au moins deux significations. Ceci entraîne souvent donc de multiples interprétations sans avoir à faire l'effort de bouger le moindre mot.

L'un de mes doubles sens préférés se trouve au sein du verset de l'Exode 29, 45. Alors que l'Éternel explique à Moïse et Aaron comment fonctionnera la Tente d'assignation, l'Éternel dit ces quelques mots : *VeShachanti betoch benei Israel VeAhiti Lahem L'Elohim*. La phrase est traduite par le rabbinat français de la sorte : « Et je résiderai au milieu des enfants d'Israël et je serai leur Divinité. »

Cette traduction est tout à fait juste. Seulement, si nous jouons avec le double sens du mot *betoch*, nous pouvons passer du sens premier « au milieu », au sens second « à l'intérieur ». Le verset pourrait donc vouloir dire : « Et je résiderai à l'intérieur des enfants d'Israël et je serai leur Divinité. » Cette phrase est un des piliers théologiques du judaïsme mystique. En effet, avec la disparition du second Temple de Jérusalem, certains rabbins émettent l'idée que le troisième Temple est intérieur, car le réel Service Divin est intérieur. Il consiste à utiliser son *Yetser HaTov*, son « bon penchant », afin de déconstruire son *Yetser hara*, son « mauvais penchant », et faire la place afin que réside en chacun la *Shechina*, « la Présence divine ». Et si l'*Avodat HaShem*,

le « Service divin » est proprement ré-
lisé, nous pouvons espérer que l'Éternel
réside en tout un chacun.

LA VÉRITÉ SE
RETROUVE SÛREMENT
PLUS DANS LE DÉBAT
QUE DANS LE FIN MOT
DE L'HISTOIRE !

Mais si deux lectures existent, nous pou-
vons demander quelle interprétation est
la bonne ? « Malheureusement », une

seule réponse est impossible. Il faut faire sortir les multiples vérités du texte afin de les débattre et LA vérité se retrouve sûrement plus dans le débat que dans le fin mot de l'histoire !

Des méthodes de lecture

Face à une infinité de possibilités, il fallait bien un cadre afin de canaliser la créativité qu'autorise le récit biblique. Sans que leur utilisation soit systématique, plusieurs méthodes se sont mises en place. Si certains disent qu'elles remontent aux origines de la Torah, les chercheurs sont d'accord pour dater celles d'Hillel à il y a plus de 2 000 ans. En premier lieu apparurent donc les sept *Midot* (« règles ») d'Hillel, puis les treize *Middot* de Rabbi Ishmael, ainsi que les trente-deux *Midot* d'Eliezer ben Yosse. Ces règles sont à la disposition des exégètes afin d'arriver à éclaircir les questions que nous pose la Torah.

Par exemple, l'une des règles que l'on retrouve dans les trois systèmes se nomme le *Gzera Shava*, « l'analogie sémantique ». La tradition considère que tous les versets où apparaît la racine d'un mot contribuent à sa définition. Si parfois, les multiples sens du même mot s'accordent ou se complètent entre eux, il n'est pas rare qu'ils se contredisent. C'est là qu'intervient le travail de l'exégète. Il va chercher l'harmonie des sens avec pour principe d'interprétation premier que la Torah ne se contredit jamais. Premièrement, la Torah est considérée par le midrash comme le mode d'emploi à partir duquel l'Éternel a créé l'Univers, la Torah est donc la matrice de toutes les vérités. Deuxièmement, sa narration n'a pas de début ou de fin. De la même façon que l'Éternel est en dehors du temps, à l'intérieur de la Torah le temps n'existe pas. Alors, puisqu'elle en est le mode d'emploi, c'est donc en l'étudiant que nous pouvons faire ressortir l'essence divine de l'Univers. Et si en apparence, deux définitions du même mot peuvent se contredire, en cherchant le lieu où la contradiction disparaît et où les deux sens se rejoignent, alors, on peut éventuellement espérer avoir atteint un semblant de Vérité. Ceci s'appelle un *hiddush*, un « nouveau » dans l'interprétation biblique, et c'est un des plus précieux bonheurs que l'on peut connaître sur Terre.

LA TORAH EST
DONC LA MATRICE
DE TOUTES
LES VÉRITÉS.

Cette hauteur qu'il faut parfois prendre avec le texte se décline à travers les quatre niveaux d'interprétation de la Torah. Ces quatre niveaux sont le

Pshat (« le sens littéral »), le *Remez* (« l'allusif »), le *Drash* (« l'allégorique ») et le *Sod* (« le mystique »). Ils correspondent aux quatre types de littérature rabbinique : le commentaire, le Talmud, le Midrash (recueil d'histoires écrites par les rabbins afin d'arriver à mieux comprendre le sens de chaque verset de la Torah), et enfin, le *Sod*, le « secret », c'est le sens ésotérique de la Torah, celui développé par la Kabbale. Prenez les premières lettres de ces quatre sens et vous obtiendrez PRDS, autrement dit *PaRDèS* : le Verger (dont la définition peut s'apparenter à une forme de lieu où l'on peut rencontrer le Divin).

Mais attention, n'allez pas y déceler une hiérarchie des sens. Le *Sod*, le « secret », n'est pas au-dessus des autres. Une nouvelle fois, il n'est pas celui

C'EST À FORCE
D'ÉTUDE ET
DE REMISE EN
QUESTION QUE
CHACUN DOIT
ALLER À LA
RENCONTRE DE
SA PROPRE TORAH.

qui contient LA vérité. Certes, son mystère fait sûrement de lui le sens le plus difficile à atteindre. Cependant, les trois autres sens d'interprétation sont tout aussi précieux et riches que lui. « Le Monde entier est rempli de sa gloire » (*Is 6, 3*), c'est en creusant à chacun des niveaux que se trouvent la Torah et ses vérités. La vérité se trouve donc non seulement à de multiples endroits au niveau horizontal, mais

également au niveau vertical. Les possibilités sont si nombreuses que c'est à force d'étude et de remise en question que chacun doit aller à la rencontre de sa propre Torah.

Ne pas faire de la vérité une idole

LA vérité est donc bien inatteignable, et ce, pour de multiples raisons. Comme l'enseigne le rabbin Marc-Alain Ouaknin, le plus grand problème serait de tomber dans une forme d'idolâtrie du texte. Penser détenir LA vérité serait faire preuve d'un esprit figé alors que l'Éternel se présente en personne à Moïse comme *Ehye Asher Ehye*, « Je serai qui Je serai ».

Si l'on souhaite se rapprocher de La vérité, il vaudrait mieux se pencher du côté du pluralisme et de son art par excellence, la *mahloket*, la dispute rabbinique.

Nous en retrouvons une dans la vignette talmudique du four d'Achnai. Alors que les rabbins se disputent autour de la pureté d'un four, deux groupes se forment. D'un côté, Rabbi Eliezer, et de l'autre tous les Sages de sa génération. Après avoir provoqué une série de miracles qui n'ont pas impressionné les Sages, Rabbi Eliezer dit : « Si la loi est avec moi, les Cieux le prouveront. » Une Voix sortit du ciel et dit : « Pourquoi différez-vous de l'avis de rabbi Eliezer alors que la Loi est toujours en accord avec ses positions ? » Ce à quoi Rabbi Yehoshua répondit : « Elle (la Torah) n'est pas dans les Cieux ! » (Dt 30, 12). La Voix répondit à Rabbi Yehoshua : « Mes enfants ont triomphé de moi, mes enfants ont triomphé de moi. »

Cette vignette absolument remarquable vient souligner que LA vérité existe, mais qu'elle appartient à l'Éternel. Cependant, ce qui est vrai pour l'Éternel n'est pas forcément vrai pour les êtres humains. Depuis toujours, le judaïsme s'est prononcé pour une définition plurielle de la vérité puisque LA vérité n'appartient qu'à Dieu. Seulement, depuis le siècle des Lumières, avec l'éclairage de la science comme source d'interprétation, l'interprétation de la Torah a pris une nouvelle dimension.

LA VÉRITÉ EXISTE,
MAIS ELLE
APPARTIENT
À L'ÉTERNEL.

Confrontation avec une conception scientifique de la vérité

Effectivement, d'un point de vue libéral, d'autres sens sont à prendre en considération afin de faire ressortir la vérité du texte. C'est après avoir découvert l'existence de l'hypothèse documentaire (théorie établissant que la Torah a été écrite par plusieurs écoles d'écriture) dans les universités allemandes du XVIII^e siècle qu'un certain nombre de rabbins de l'époque ont été profondément bouleversés. Ne pouvant pas fermer les yeux sur ce qu'ils avaient appris, cela changea leur appréciation du canon biblique au point de créer leur propre mouvement au sein du judaïsme.

Pour les premiers juifs libéraux, la quête de la vérité s'est donc tournée en une analyse historico-critique. Un exemple bien connu est celui de l'épopée

de Gilgamesh, le plus vieux conte de l'humanité. Il raconte l'histoire d'un déluge s'apparentant à celui qu'a connu Noé. Les interprètes libéraux se sont donc fait les relais des historiens et ont suggéré qu'une catastrophe naturelle avait dû frapper la région et inspirer de nombreux mythes fondateurs des civilisations de l'époque. Dans ce cas, la vérité de la Torah se trouverait dans son interprétation de l'histoire à travers le prisme d'un Dieu unique et de toutes les valeurs qui en ont découlé.

Comme l'enseigne Catherine Chalier, une fois établie, l'hypothèse documentaire est très intéressante, mais elle manque de profondeur spirituelle et philosophique. Naturellement, si l'approche documentaire était l'une des plus importantes pour les premiers juifs libéraux, l'interprétation biblique libérale a bien changé, et ce, depuis les années 1980. À cette époque, un jeune bibliste du nom de Robert Alter a ouvert la voie à une interprétation du texte à la méthodologie aussi simple que révolutionnaire, en se posant une simple question : et si la Torah pouvait s'analyser à la manière de la littérature ?

D'un premier article qu'il publia, Alter finira par en faire un livre, *L'art du récit biblique*, et enfin, tout récemment, après des dizaines d'années de travail, sa traduction et son commentaire de la Bible juive dans sa totalité ont enfin été publiés en anglais.

Ce travail est sans précédent car depuis le début, Alter a vu juste. Nous pouvons prendre le premier exemple qu'il donne dans son livre. Dans la *Genèse*, au chapitre 38, alors que nous sommes en plein dans l'intrigue de Joseph (ses frères viennent d'annoncer à Jacob, leur père, la prétendue mort de Joseph), sans transition, au chapitre 39, nous suivons l'histoire de Yehuda. L'hypothèse documentaire suggérerait que ce paragraphe avait été inséré ici pour des raisons pratiques, afin de faire augmenter le suspens autour de l'histoire de Joseph. Si ce point de vue n'est pas forcément erroné, Alter a mis le doigt sur quelque chose de plus grand. D'un côté, au chapitre 38, il est écrit « Jacob la reconnut (la tunique de Joseph) », le verbe utilisé en hébreu est *vayaqira*. De l'autre, au chapitre 39, quand Yehuda réalise que Tamar, sa belle-fille,

était bien la personne avec qui il avait eu une relation sexuelle, il est écrit *vayaqer Yehuda*, « Yehuda les reconnut (les objets qu'il avait confiés à Tamar à l'époque) ». Pour Alter, il est évident que les deux épisodes ont sciemment été mis l'un après l'autre et écrits de la sorte intentionnellement. Alors que dans le cas de Jacob, la racine du verbe reconnaître le plonge dans le mensonge de ses fils, dans le cas de Yehuda, elle est celle qui va rétablir la vérité. Même séparés par de grandes distances, Jacob, Yehuda et Joseph sont donc bien plus liés qu'il n'y paraît. Et le vrai antihéros de la fin de la *Genèse* est peut-être (encore) plus Yehuda que son frère. C'est d'ailleurs de sa lignée que naîtra le roi David, et donc, l'avenir d'Israël. Cet effort symbolique est digne des plus grandes plumes et montre bien l'importance du travail d'Alter. Non seulement, cela réhabilite la tradition rabbinique, car les rabbins étaient déjà conscients de cette approche littéraire sans l'avoir forcément systématisée, mais de plus, en cherchant la multitude d'efforts stylistiques de la Torah et la manière dont est composée sa poésie, elle nous révèle une autre dimension de son infinie grandeur et complexité.

Nous pouvons donc voir à travers l'histoire de l'interprétation biblique que le judaïsme n'a jamais pu se satisfaire d'une vision unique de la vérité. La seule vérité admise est que l'Éternel est Dieu et qu'Il est la Source de toutes vies. Nous pouvons lui parler comme à notre ami le plus proche tout comme Il est Ineffable. En conséquence, la quête de la vérité dans le texte est une vraie école de vie. Elle est un entraînement à l'introspection et à la remise en question, car il faut la chercher au plus profond de soi-même, ainsi qu'un entraînement à l'écoute, l'ouverture et à l'humilité, car elle appartient également à l'Autre. À nous d'aller à sa rencontre. ■

LA SEULE VÉRITÉ
ADMISE EST QUE
L'ÉTERNEL EST
DIEU ET QU'IL
EST LA SOURCE
DE TOUTES VIES.

La théologie n'est pas un savoir

Pierre Lathuilière

L'expression johannique *faire la vérité* (Jn 3, 21 / 1 Jn 1, 6) pourrait être très ambiguë dans le contexte contemporain où certains se vantent de « fabriquer des vérités alternatives », mais on aura noté que l'on est alors passé d'un singulier à un pluriel, d'une source d'*unité* à une volonté de *dispersion*. Par ailleurs, avec la modernité, *faire la vérité* a pu revêtir un sens très technique, car de manières diverses s'exercent les qualités du policier, du journaliste ou de l'historien : établir ce qui s'est passé. Cette pratique nous tourne vers le passé, davantage que vers l'*avenir*, ce que l'usage johannique suggère plutôt, au point que, dans 2 Jn 4 et dans 3 Jn 3, 3, on parle plutôt de *marcher dans la vérité*.

Reste une dernière ambiguïté qui traverse les commentaires exégétiques sur cette expression. Elle n'est pas sans répercussion sur la pratique théologique. Faut-il identifier purement et simplement l'usage de cette expression dans le Premier Testament avec celui du Nouveau ? On perçoit bien comment pour une pensée juive il s'agira de pratiquer la vérité¹, celle-ci étant plus ou moins identifiée à la Loi. Ceci nous oblige à ne pas décoller d'un sens concret. Mais

1. Ainsi André Chouraqui traduit-il 1 Jn 1, 6. On peut se référer à Tb 4, 6 ou 13, 6.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Pierre LATHUILIÈRE est prêtre du diocèse de Lyon depuis 1977. Il enseigne la théologie et il est

membre du Groupe des Dombes depuis 1992. Il est atteint par l'âge de la retraite active !

on perçoit vite comment, dans la théologie johannique, cette perspective est profondément renouvelée par la référence à Jésus, lui qui se présente comme le chemin, la vérité et la vie (*Jn 14, 6*). Nous sommes placés du côté d'un dévoilement de sens qui ne peut pas ne pas retentir sur notre vie, sur notre agir et secondairement sur nos discours.

Ici se situe *la tâche propre du théologien* qui consiste à permettre que s'approfondisse sans cesse ce dévoilement du Christ qui s'opère dans l'Église tout entière et dont elle sait qu'elle doit témoigner par des mots et par des actes. La cohérence entre les mots et les actes est une démarche spirituelle avant que d'être une opération intellectuelle et elle concerne chaque croyant. Le statut du théologien n'est donc pas la régulation de cette cohérence de la vie ecclésiale – c'est le rôle propre de ceux qui remplissent le ministère de *l'épiscopat* (« la surveillance ») – mais davantage le service d'une cohérence du discours qui ponctue la vie ecclésiale. Le théologien s'avère être une des composantes du nécessaire dialogue interne à l'Église. Il peut être utile pour mobiliser l'attention à l'évitement des *bugs* ou aux boursoufflures langagières², car ceux-ci peuvent faire dévier dans l'effort pour suivre Jésus.

Le théologien au service de qui ?

L'Église déploie ce qu'elle a reçu dans des *actes de langage* – particulièrement dans la liturgie et l'enseignement – et des *actes de service* – dans les domaines communautaires, caritatifs et citoyens. Ce faisant, elle est amenée à signifier pour le monde

L'ÉGLISE DÉPLOIE
CE QU'ELLE A REÇU
DANS DES ACTES
DE LANGAGE ET DES
ACTES DE SERVICE.

une nouveauté qui est celle du Christ. Dans tout cela, elle offre à la sagacité du théologien des lieux théologiques, des espaces où l'on peut observer que Dieu agit au milieu des humains³. La première tâche du théologien est donc

2. L'expression pourra paraître incongrue, mais j'estime que nous avons là une des sources inexplorées de la sécularisation qui marque si fortement notre culture. L'athéisme émerge après les guerres de Religion et en même temps que l'art baroque. Une comparaison avec l'athéisme d'origine musulmane en train d'émerger pourrait nous instruire dans notre tâche d'inculturation.

3. L'expression *lieux théologiques* remonte à Melchior Cano au XVI^e siècle et a été enrichie par la suite, notamment par un autre dominicain au XX^e siècle, Marie-Dominique Chenu.

bien d'abord d'écouter, de contempler, de recueillir tout ce qui enrichit la vie de l'Église pour en rendre compte. Sur ce point, il est dans une posture proche de celle du pasteur : accueillir ce qui est signifié ainsi du Christ. Il s'agit d'un processus ordinaire et jamais fini d'inculturation. Bien sûr, cet accueil ne fait pas l'économie d'une vigilance critique : « N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les paroles des prophètes ; examinez tout avec discernement : retenez ce qui est bon ; tenez-vous à l'écart de toute espèce de mal. » (1 Th 5, 19-22)

Quand l'Église s'est laissé prendre au piège tendu par Théodose de devenir caution du pouvoir politique, son discours en a été biaisé. Les repères de croyance qu'elle s'était déjà donnés pour mieux vivre l'obéissance de la foi ont été enchâssés dans le système d'autorité impérial, donnant lieu à un déploiement inédit de la fonction réglementaire par les dogmes. Ces repères de croyance étaient offerts auparavant dans une profession de foi ecclésiale énoncée pour signifier un engagement personnel dans une communion, « Je crois ». Ces repères ayant pris force de loi se sont peu à peu transformés en critères d'insertion sociale, le pouvoir impérial devenant le garant d'une unité (uniformité ?) qu'il demande à l'Église de construire pour toute la société. Dans ce contexte, s'il n'y prend garde, le théologien – mais le responsable d'Église tout autant, voire plus – peut devenir un idéologue au service du pouvoir en place et il peut contribuer, par cette posture, à faire taire dans l'Église « la voix des sans-voix ».

Fort heureusement, les théologiens authentiques ont perduré, sachant à qui ils devaient « obéir » dans la foi et ils ont continué à faire la vérité en témoignant de ce que celle-ci les dépassait eux aussi : « Ô Toi l'au-delà de tout, comment t'appeler d'un autre nom ? [...] Toi le seul qu'on ne peut nommer⁴... » Le théologien retrouve là une attestation portée par la plus ancienne tradition : « Tu ne prononceras pas à tort le nom du Seigneur, ton Dieu. » (Ex 20, 7) La *Traduction œcuménique de la Bible* traduit « à tort », la *Bible*

4. Célèbre prière de Grégoire de Nazianze (329-390). On peut estimer que le développement de la théologie négative (une théologie qui insiste sur ce que l'on ne sait pas de Dieu) dans l'orthodoxie est comme une forme d'antidote à une tradition de soumission excessive aux pouvoirs politiques...

de Jérusalem « à faux », la *Nouvelle Bible Second* renforce en disant « pour tromper », Chouraqui choisit « en vain » ce qui est au moins aussi exigeant⁵. Ces expressions nous donnent à mesurer les exigences et les difficultés de la tâche théologique qui demande à ceux qui la pratiquent bien autre chose que des habiletés langagières, mais une liberté intérieure profonde engagée dans un combat pour « l'honneur de Dieu »⁶.

Parole, temps, vérité

Cela dit, *l'outil premier du théologien, c'est le langage*, cet instrument évolutif – nous le savons mieux aujourd'hui – et profondément humain qui, depuis Babel, sait qu'il doit être constamment retravaillé

pour mieux servir la relation entre les humains.

Depuis Pentecôte, on sait que l'Esprit Saint nous vient en aide dans cette tâche.

L'OUTIL PREMIER
DU THÉOLOGIEN,
C'EST LE LANGAGE.

Le langage appartient en effet à l'histoire et les mots, comme les feuilles, connaissent leur automne, leur hiver et parfois leur printemps, parce que le rapport des humains à ce monde évolue sans cesse. Si certains imaginent pouvoir éterniser le langage – que ce soit dans le latin du missel ou l'arabe coranique –, il ne s'agit là que d'une maladresse (de langage et de pensée) pour exprimer que Dieu « parle » d'une Parole qui dépasse le temps. Mais le théologien ne peut ignorer que *Dieu « parle » à des humains situés dans le temps*, souvent d'ailleurs à l'occasion d'événements et toujours à travers des humains⁷. Est arrivé un temps, par exemple, où le mot « transsubstantiation » ne parlait plus à la culture même de gens cultivés comme Luther, qui

5. La *TOB* (2010) commente en note : « Litt. *Tu n'élèveras pas le nom du SEIGNEUR ton Dieu pour une chose vaine (ou fausse)*. Israël connaît le nom de Dieu pour pouvoir le louer, l'invoquer, le faire connaître aux nations. Mais il ne doit pas s'en servir pour des pratiques obscures et dangereuses (faux serments, magie, malédictions, etc.). »

6. Selon l'expression de Jean Anouilh à propos de Thomas Becket. Les psaumes (23, 3 ; 31, 4 ; 109, 21 ; 143, 11) usent souvent de l'expression « pour l'honneur de ton Nom ».

7. Cf. Benoît XVI, *Discours au monde de la Culture*, Paris, Collège des Bernardins, 12 septembre 2008 : « ... la Parole de Dieu nous parvient seulement à travers la parole humaine, à travers des paroles humaines, c'est-à-dire que Dieu nous parle seulement dans l'humanité des hommes, à travers leurs paroles et leur histoire. »

croyait pourtant à « la présence réelle ». La théologie de polémique depuis n'a pas aidé à éclaircir ni les concepts ni la foi professée ! Le théologien devra bien sûr pouvoir converser avec les croyants de toutes les époques depuis l'Écriture jusqu'aux traditions ecclésiales qui ont aidé à porter la foi dans des langages nouveaux dans lesquels, comme à la Pentecôte, on doit pouvoir reconnaître l'accent du Galiléen.

Si Dieu nous parle, c'est pour nous préparer à entendre sa Parole définitive qui est déjà venue jusqu'à nous en Jésus et que *nous n'avons pas fini de déchiffrer*. Et s'il donne à entendre son Nom imprononçable à Moïse, c'est

SI DIEU NOUS
PARLE, C'EST
POUR NOUS PRÉPARER
À ENTENDRE SA
PAROLE DÉFINITIVE.

un Nom au futur, qui ouvre sur un avenir⁸.
Le danger dans l'acte d'énonciation qui permet une relative prise sur le réel est le même que pour toute institution : marquer un temps d'arrêt dans la fluidité du temps. Bien sûr, cela n'a qu'un effet momentané,

tels les barrages des enfants pour les ruisselets. Mais le dur service de nommer, et de bien nommer, oriente le regard des auditeurs ou des lecteurs sur le réel. Cependant il ne peut garder son efficacité – comme pour les institutions – que s'il reste animé par son intention première. On comprend à travers cette tâche la grande proximité de certains théologiens avec la poésie, cet autre artisanat du travail sur les mots, qui dans son nom même désigne un faire⁹. On s'explique aussi la difficulté pour écrire, c'est-à-dire entrer dans une pérennité plus prononcée et vouée à l'anachronisme.

Il faut bien parler !

En dépit de cette précarité du langage, « nous ne pouvons pas ne pas parler » (*Ac 20*) et *le maniement des mots se révèle très précieux*, car les mots, portés par *l'agapè* (« l'amour, la charité ») peuvent aussi être des actes qui nourrissent la relation. Paul dit très clairement aux Corinthiens : « Quand j'aurais

8. Cf. *Ex 3*, 14, qui peut être traduit : « Je serai qui Je serai. »

9. « Poésie » vient du grec *poiein*, faire (cf. page 6).

le don de prophétie, la science de tous les mystères et de toute la connaissance, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » (1 Co 13, 2) Ce bel avertissement du risque de vanité pour tout chrétien retentit tout spécialement aux oreilles du théologien¹⁰.

Car si le langage est l'outil premier du théologien, son carburant normal est *une foi animée par l'amour* et aimantée d'espérance. Là commence la difficulté de ce combat de la foi. Car entre le mot et ce qu'il désigne, peuvent se glisser l'insignifiance, la tromperie, la myopie, la séduction, la vénalité... et c'est là que le théologien doit être particulièrement attentif pour faire la vérité afin de ne pas trahir Celui en qui il déclare avoir mis sa foi. Les avertissements nombreux de Jésus pour éviter l'hypocrisie – et l'actualité récente nous a montré comment les déguisements d'une orthodoxie impeccable pouvaient recouvrir des turpitudes inavouables¹¹ – doivent nous tenir en éveil au cœur de notre vie ecclésiale : un théologien est d'abord un croyant parmi d'autres, un serviteur quelconque du témoignage de son Église. La « splendeur de la vérité » ne tient aucunement au talent des théologiens, mais cela ne justifie en rien le mépris parfois affiché dans nos communautés chrétiennes pour la recherche intellectuelle, car celle-ci peut être *un authentique chemin de vie spirituelle*. ■

SI LE LANGAGE EST
L'OUTIL PREMIER
DU THÉOLOGIE
N, SON CARBURANT
NORMAL EST UNE FOI
ANIMÉE PAR L'AMOUR
ET AIMANTÉE
D'ESPÉRANCE.

10. On peut estimer que cet appel habitait saint Thomas d'Aquin quand, en 1272, la plume lui tomba des mains et qu'il avoua : « Tout ce que j'ai écrit et enseigné me semble un brin de paille auprès de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dévoilé. »

11. Cf. Tangi Cavalin, *L'affaire. Les dominicains face au scandale des frères Philippe*, Cerf, 2023, 758 p.

Résonances

PAUL RICŒUR : « VÉRITÉ ET MENSONGE »

Alain Le Négrate

« L'esprit de mensonge est inextricablement mêlé à notre recherche de la vérité » a écrit Paul Ricœur en 1951. Dans une étude proposée à la discussion lors d'un congrès de la revue *Esprit*, il démontre qu'on ne peut pas parler d'une vérité au singulier : « Dès que l'exigence d'une vérité-une entre dans l'histoire, comme une tâche de civilisation, elle est aussitôt affectée d'un indice de violence ; car c'est toujours trop tôt qu'on veut réaliser l'unité du vrai. C'est précisément là le mensonge initial. » Pour lui, l'unité du vrai est une figure eschatologique.

Ricœur observe notre histoire d'Occident comme un affrontement entre la théologie et la philosophie : « Le philosophe dénonce l'Inquisition et se fait l'avocat de Galilée contre la violence cléricale ; le théologien dénonce l'hybris des grands systèmes philosophiques. Le philosophe et le théologien annoncent chacun quelque chose d'essentiel, l'un l'audace de la vérité et l'autre l'obéissance à la Vérité. » Le philosophe et protestant Ricœur ne confond bien sûr pas l'obéissance de la foi, dont parle saint Paul, avec l'obéissance cléricale.

La première manifestation historique de l'unification violente de la vérité est liée à la théologie, à son autorité, au pouvoir cléricale qui s'y attache. La théologie n'est pas elle-même une réalité simple : du point de vue de notre investigation sur la vérité, elle est elle-même un complexe de plans de vérités. Avant d'être cette tentation de violence, elle est une réalité subordonnée, soumise ; sa référence au-delà d'elle, c'est la Vérité qui est et qui se montre comme une Personne. Cette Vérité n'est point la théologie, mais la maîtresse de la théologie, et la théologie n'y a même pas directement accès ; car cette

Vérité qui s'est montrée ne nous atteint que par une chaîne de témoins et de témoignages. À la Vérité qui est, adhère la vérité comme témoignage sur elle : le doigt qui montre ; ce premier témoignage est l'Écriture ; à sa vérité se subordonne et se mesure la vérité de la prédication, qui dans l'acte du culte transmet et explique à la communauté d'aujourd'hui le témoignage premier. S'il y a donc une vérité de la prédication, c'est dans sa conformité au témoignage sur la Vérité-personne. C'est à cette vérité – toujours en route – de la prédication, que s'articule la vérité possible de la théologie et la profession de « docteur » qui supporte cette vérité possible. Or la théologie est, par nécessité, un acte culturel qui interfère avec toute la vie culturelle d'un peuple ou d'une civilisation. [...]

La théologie interfère avec la culture, non seulement en *intégrant* des éléments culturels, mais en *s'opposant* fonctionnellement à cette autre tentative pour ressaisir l'ensemble de notre existence, en s'opposant à la philosophie. La vérité théologique se constitue par cette polarité même : il peut exister une prédication indifférente à la philosophie, il ne peut pas exister de théologie sans référence philosophique, et cette référence ne peut pas ne pas être une opposition naissante, au moins de type méthodologique. [...] La volonté de comprendre universellement est nécessairement en tension avec la volonté théologique de comprendre par des événements absolus et par une expérience centrée sur ces événements absolus. Cette polarité va prendre sa figure dramatique à partir de la péripétie autoritaire et violente qu'il faut dire maintenant.

La théologie interfère avec la culture, non seulement par sa manière de comprendre, mais par son caractère d'autorité. L'autorité n'est pas en elle un accident social surajouté ; elle est un aspect fondamental de la Révélation et de la vérité que le croyant y reconnaît. Les événements de la Révélation sont capables de changer *ma* vie ; ils sont également fondateurs d'une nouvelle existence communautaire ; en ce sens ils ont autorité sur *ma* vie et sur *notre* communauté. La parole de Dieu est autorité par son sens pour moi et pour nous. L'autorité est un phénomène fondamental de la sphère religieuse : Dieu veut quelque chose pour moi et pour nous. [...] C'est par ce biais que la Vérité est autorité ;

l'enchaînement se présente ainsi : autorité du Verbe, autorité du témoignage scripturaire, autorité de la prédication fidèle, autorité de la théologie.

Terrible dépôt, – et terrible tentation, pour les « autorités » de la communauté chrétienne, d'exercer cette autorité de la Parole ! Car voici une autorité de l'homme sur l'homme – l'autorité du prêtre, du conducteur d'Église – que l'autorité de la Parole de Dieu sur l'homme semble authentifier et soutenir. L'équivoque d'une autorité sociologique spéciale et de l'autorité de la Vérité est inscrite dans l'ambiguïté même de la réalité ecclésiale. Cette équivoque est le piège privilégié de la passion cléricale. [...]

C'est à partir de cette situation fondamentale de l'autorité cléricale qu'il faut comprendre la prétention endémique des Églises de récapituler tous les plans de vérités dans un système actuel qui serait à la fois une *doctrina* et une civilisation. Ce n'est pas un pur accident historique qu'au Moyen-Âge on ait tenté de lier la Parole à un système du monde, à une astronomie, à une physique, à un système social. Cette tentative a sa racine dans la déviation passionnelle de l'autorité ecclésiastique devenue pouvoir cléricale. Toute l'idée de chrétienté serait à repenser, à partir d'une critique des passions de l'unité. Cette entreprise grandiose exprimait à la fois la grandeur de l'homme cherchant l'unité et la culpabilité de la violence cléricale.

C'est ici que le mensonge est le plus contigu à la vérité : il faudrait faire toute une exégèse du mensonge à motivation cléricale ; que de ruses pour rester « conforme », comme si rien ne ressemblait plus à la conformité du vrai que le conformisme du mensonge ! Tel qui innove en astronomie ou en physique tentera de cacher aux autres, voire à lui-même, la rupture de la synthèse cléricale que sa découverte implique. L'ère de ces habiletés, de ces arrangements, de ces manières de dire sans dire, de laisser entendre et de retirer, n'est point close ; aujourd'hui la cosmologie ne pose peut-être plus de tels problèmes – du moins dans les termes de la Renaissance –, mais la biologie hier encore, les sciences de l'homme aujourd'hui et demain, ont suscité et susciteront le même type d'alternative que celle qui faillit coûter la vie à

Galilée. La passion cléricale est capable d'engendrer toutes les figures fondamentales du mensonge que le totalitarisme politique réinventera : depuis le faux banal, la dissimulation et l'habileté, jusqu'à cet art de faire croire, qui est l'âme de la propagande, et qui consiste à faire coaguler un ensemble de croyances, de mœurs, de notions, de représentations dans une masse indivise qui offre une sorte de surface lisse, sclérosée et imperméable à l'action dissolvante de la réflexion et de la critique. À son tour, ce mensonge actif de la propagande cléricale, qui souvent a perdu le fil de ses propres machinations, sert de couverture à « la plus rusée des bêtes du jardin », – l'imposture, – l'imposture ou la mauvaise foi consolidée en foi. [...]

Pour le chrétien, la rupture de cette unité violente de la vérité est un bien. D'un côté elle marque la prise de conscience de toutes les possibilités de vérité, la prise d'envergure de l'homme. De l'autre, elle signifie la purification de la vérité de la Parole ; la Parole de création et de re-création n'est pas un langage de science, n'est pas une cosmologie, n'est pas même une éthique, ni une esthétique. Elle est d'un autre ordre. Ce départage ne peut être, dans notre économie passionnelle, qu'un cruel apprentissage de la rupture, qu'une dure école de déception où la déchirure est la seule chance de la suture. Ce rude processus est encore en cours pour les sciences de l'homme, pour l'histoire et les sciences sociales, pour la psychologie et la politique.

Qu'est-ce alors, pour le chrétien, que l'unité du vrai ? Une figure eschatologique, la figure du « dernier jour ». La « récapitulation de toutes choses en Christ », selon l'épître aux Colossiens, signifie à la fois que l'unité sera manifestée au dernier jour et que l'unité n'est pas une puissance de l'histoire. En attendant nous ne savons pas ce que signifie qu'il y ait une vérité mathématique et la Vérité qui est Quelqu'un ; tout au plus percevons-nous parfois quelques précieuses consonances, qui sont comme les « arrhes de l'Esprit », au-delà de toutes les synthèses violentes et de toutes les dissociations culturelles de l'unité cléricale.

**Paul Ricœur, « Vérité et mensonge »,
Esprit, décembre 1951, p. 753-778. ■**

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * Réabonnement *

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire : 45 € de soutien : 50 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».

Le chèque de don doit être séparé de celui correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : M. Luc Feillée au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Patrick ROYANNAIS, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU

Relecture: Marie FEILLÉE, Bernard MICHOLLET

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles
- www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction: Sylvain SISMONDI **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en page: Sophie GAVOUYÈRE **Correction:** Matthieu GOURRIN

Impression: Fidesprint - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1126 G 85660

Il n'y a donc pas de vérité donnée, une fois pour toutes, mais un *travail de vérité* – scientifique, psychique, moral – qui implique une double attitude : assurance modeste sur ce que nous pensons avéré, et réflexion critique sur notre propre pensée comme sur celle des autres...

Aimer la vérité suppose de supporter l'incertitude, car la porte est toujours ouverte pour les réexamens et les remises en cause, comme pour l'accueil de nouveaux éléments de réflexion. La rencontre de l'autre n'est plus alors une inquiétude ou une menace pour les certitudes mais l'occasion d'une ouverture et d'un enrichissement, quitte à reprendre un travail critique toujours nécessaire.

Dominique Bourdin



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

